



**10 nouvelles
pour accompagner
le festival
Partir en Livre
2025**

Les animaux et nous

**Arnaud Cathrine
Jean-Laurent Del Socorro
Agnès Desarthe
Manon Fargetton
Florence Hinckel
Sébastien Joanniez
Nicolas Michel
Oriane Papin
Caroline Solé
Vincent Villeminot**

**Partir
en
Livre**

**10 nouvelles
pour accompagner
le festival
Partir en Livre
2025**

Les animaux et nous

Sommaire

Avant-propos		7
Les auteurs		9
Les nouvelles		21
Arnaud Cathrine	<i>Ma vie sans Onyx</i>	23
Manon Fargetton	<i>Einstein et Violette</i>	37
Vincent Villeminot	<i>Parmi eux</i>	51
Caroline Solé	<i>Joue avec moi</i>	69
Sébastien Joanniez	<i>Un jour, il faut</i>	81
Florence Hinckel	<i>Mes ours</i>	103
Jean-Laurent Del Socorro	<i>Cœurs côte à côte</i>	123
Agnès Desarthe	<i>Ma vie au vert</i>	135
Nicolas Michel	<i>Je t'apporterai la mer</i>	149
Orianne Papin	<i>Le secret le plus secret du monde</i>	167

Avant-propos

La 11^e édition de Partir en Livre a lieu du 18 juin au 20 juillet 2025. Organisé par le Centre national du livre sur proposition du ministère de la Culture, le grand festival du livre pour la jeunesse a cette année pour thème « Les animaux et nous ».

À travers ce thème, Partir en Livre met à l'honneur les livres jeunesse qui interrogent notre rapport au vivant et cette relation, souvent complexe, que nous pouvons avoir avec le monde animal. Une merveilleuse invitation à se confronter au réel à l'heure où le temps passé sur les écrans nous enferme de plus en plus dans une certaine solitude.

Partir en Livre rassemble aujourd'hui plus de 300 000 enfants, adolescents et parents chaque été autour du plaisir de lire. Ateliers, jeux, spectacles, et rencontres avec les auteurs donnent vie au livre et à la lecture dans les bibliothèques, les librairies, dans les colonies et centres aérés, à la plage ou au pied des immeubles. Cette manifestation nationale, comme les résidences et masterclasses d'auteurs menées par le Centre national du livre tout au long de l'année, y compris pendant les vacances, sont primordiales pour donner ou redonner aux plus jeunes le goût de la lecture.

En 2024, à l'occasion des Jeux olympiques, nous avons proposé au public un recueil de nouvelles inédites. Cette initiative ayant rencontré un grand succès, nous avons décidé de reprendre le projet cette année. Nous avons confié à dix auteurs et autrices emblématiques de la littérature jeunesse en France, l'écriture de dix textes rassemblés dans ce recueil autour du thème de cette édition, « Les animaux et nous ». Ainsi, les nouvelles écrites par Agnès Desarthe, Oriane Papin, Nicolas Michel, Caroline Solé, Sébastien Joanniez, Manon Fargetton, Florence Hinckel, Arnaud Cathrine, Vincent Villeminot, et Jean-Laurent Del Socorro incarnent toutes les nuances de notre relation aux animaux, parfois héros de nos histoires, symboles de liberté, sources de curiosité et d'imagination ou reflets de nos craintes les plus intimes.

Ce recueil sera distribué gratuitement et largement en format papier pendant tout le festival, et en ligne, en version numérique, sur le site de Partir en Livre, pour que les histoires vivent aussi à travers les lectures à voix haute, des concours, des enregistrements de podcasts..., car la littérature fait partie et parle du vivant tout comme nos amis les animaux !

Pendant un mois, le festival Partir en Livre rendra hommage à ces petites et grandes bêtes qui animent nos contes, albums et romans. Bonne lecture griffue et velue !

Régine Hatchondo
Présidente du Centre national du livre

Les auteurs



Arnaud Cathrine

Né en 1973, Arnaud Cathrine publie son premier roman, *Les Yeux secs*, en 1998 (Verticales). Auteur d'une trentaine d'ouvrages, dont *Je ne retrouve personne* et *Pas exactement l'amour* (prix de la Nouvelle de l'Académie française), il écrit aussi pour la jeunesse (*À la place du cœur*, *Romance*). Scénariste (*Carré 35*, Cannes 2017), il donne forme à une œuvre riche et musicale, mise en scène en des performances littéraires régulières. Son dernier roman, *Roman de plages* (Flammarion), est paru en mars 2025.

@arnaudcathrine
www.arnaudcathrine.com



Jean-Laurent Del Socorro

Jean-Laurent Del Socorro a été administrateur de compagnies artistiques avant de devenir auteur et éditeur. Il écrit d'abord des romans historiques, avant de se consacrer aux jeunes publics. Auteur de la série jeunesse *Les Chevaliers de la raclette* (La Fontaine de Siloé) et de romans consacrés à des figures féminines historiques publiés à L'école des loisirs, il a dernièrement poursuivi son œuvre jeunesse par un cycle d'exploration de mythes, ces constructions imaginaires populaires, avec notamment un travail autour de la légende de la Table ronde (Albin Michel).

@jeanlaurentdelsocorro



Agnès Desarthe

Agnès Desarthe, née à Paris en 1966, est traductrice depuis plus de trente ans et autrice prolifique. Elle a écrit une quarantaine de livres jeunesse (*L'école des loisirs*, Gallimard Jeunesse) et une quinzaine d'œuvres pour adultes : romans, essais, théâtre, scénarios. Son écriture, légère et sensible, a été couronnée de nombreux prix littéraires prestigieux. Parmi ses derniers travaux : *L'Éternel Fiancé* (2021), *Le Château des rentiers* (2023) et *Les Téléphonistes anonymes* (2024). Elle vit en Normandie et adore marcher dans l'eau par tous les temps.

www.agnesdesarthe.com



Manon Fargetton

Née en 1987 à Saint-Malo, Manon Fargetton publie son premier roman à 18 ans, en 2006. Elle écrit depuis pour tous les âges et de nombreux genres, de l'imaginaire (*Le Cycle des Secrets*) à l'ado contemporain (*Nos vies en l'air*, adapté en série). Récompensée par de nombreux prix (Imaginales, Renaudot benjamins...), elle collabore avec plusieurs éditeurs, à l'instar de Gallimard Jeunesse, de Rageot ou de Milan. Aujourd'hui de retour en Bretagne, elle se consacre pleinement à l'écriture.

@manon_fargetton



Florence Hinckel

Les textes de Florence Hinckel mêlent poésie, humour et engagement, autour des thèmes de l'amitié ou encore de la révolte face aux injustices. Elle pose un regard critique salutaire sur les phénomènes contemporains, à l'instar de l'IA et des réseaux sociaux. Ses œuvres, allant de l'intimiste au postapocalyptique, incluent *Renversante*, *Quatre Filles et quatre garçons*, *U4.Yannis*, *#Bleue*, primés, adaptés en BD ou théâtre, et traduits en dix langues.

www.florencehinckel.com



Sébastien Joanniez

Né en 1974, Sébastien Joanniez est un auteur prolifique alternant jeunesse, adulte, théâtre, poésie, roman, chanson et cinéma. Récompensé par de nombreux prix (prix J'aime lire 2002, prix Collidram 2008, Mention spéciale prix Vendredi 2022), il est traduit dans plusieurs langues. Sébastien Joanniez donne vie à ses textes sur scène, seul ou avec d'autres artistes. Il répond à des commandes et développe des projets où il écrit en rencontre avec le réel.

joanniez.unblog.fr



Nicolas Michel

Né en 1974, Nicolas Michel est romancier et journaliste indépendant spécialisé en culture. Auteur primé (*Un revenant*, *Quand le monstre naîtra*), il alterne romans adultes et jeunesse, souvent liés à la mer (*Le Chant noir des baleines*, *Oxcean*, *Pépîte* fiction ado 2023). Il a aussi écrit des policiers (*Corsika*), des albums (*Entre mes branches*) et des carnets de voyage (*Brésil*). Passionné de nature et d'apnée, ses œuvres explorent enfance, différence et passage à l'âge adulte.

[linkedin.com/in/nicolas-michel](https://www.linkedin.com/in/nicolas-michel)



Orianne Papin

Autrice et poétesse, Orianne Papin poursuit auprès de l'écriture son désir de vivre pleinement. Ses textes explorent l'essence de la vie humaine, des relations entre individus aux origines de toutes les choses du monde. Professeure de lettres et animatrice d'ateliers d'écriture, elle conçoit son art comme un espace de partage et de liberté. Elle participe à des actions de diffusion originale comme la ligne téléphonique du Serveur Vocal Poétique. Elle a notamment publié *C'était pour du beurre* en 2024 (Bruno Doucey) et *Je veux te connaître* (éditions de L'Aigrette).

@oriannepapin



Caroline Solé

Caroline Solé écrit sur des personnages écorchés en quête de liberté. Son premier roman, *La Pyramide des besoins humains* (2015), primé cinq fois, a marqué la littérature jeunesse. Elle a depuis confirmé ce succès, notamment avec *Akita et les grizzlys*, Pépite de la fiction junior à Montreuil en 2019. Dans *D'après mon adolescence* (2021), elle explore les tourments de sa jeunesse à travers ses journaux intimes. Son dernier roman, *NEB* (2024), traite du rapport des jeunes aux nouvelles technologies.

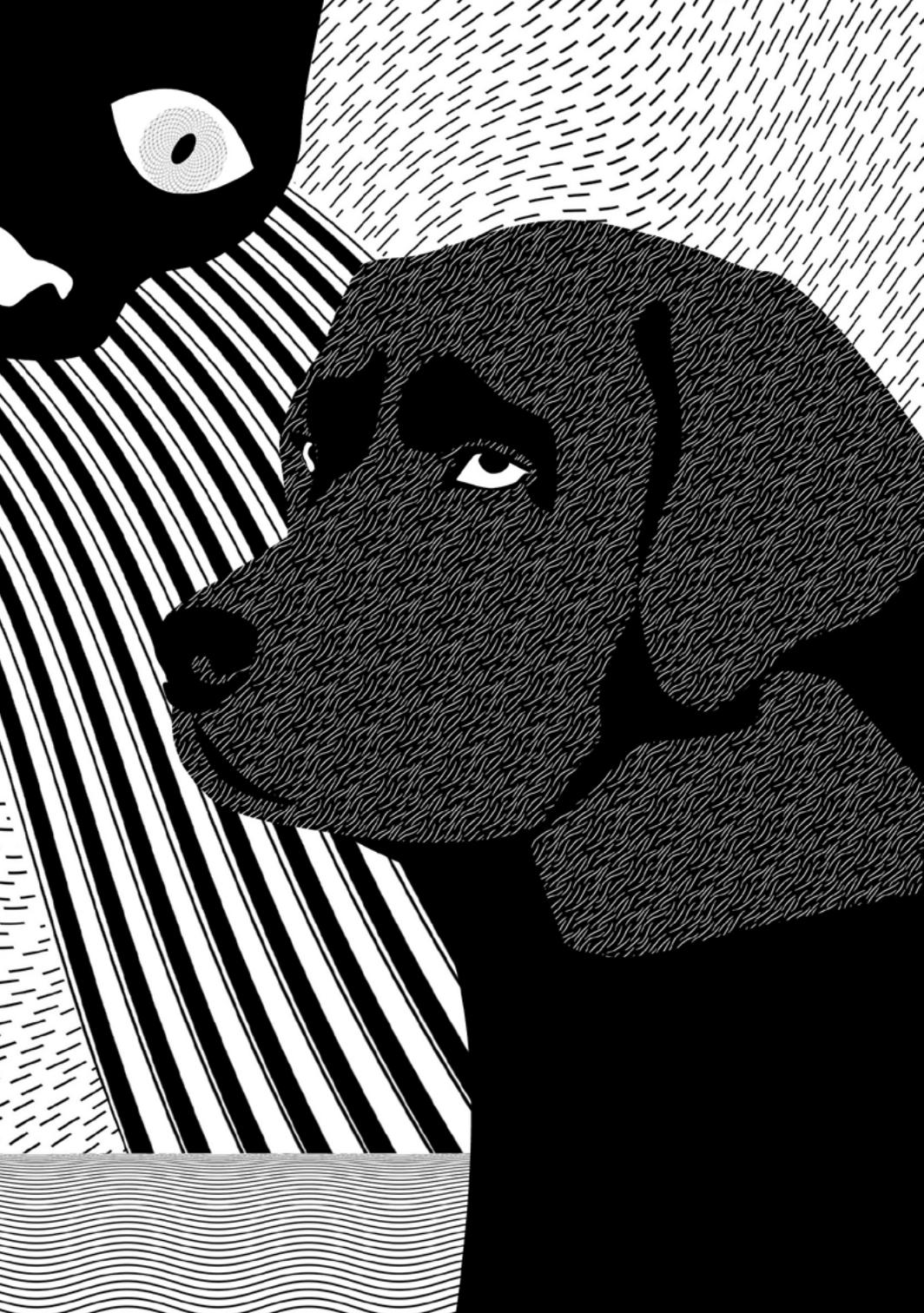
www.carolinesole.com



Vincent Villeminot

Vincent Villeminot a été journaliste reporter. Romancier depuis quinze ans, il alterne des livres jeunesse mêlant humour et famille (séries *Black Cloud* et *Hôtel des frissons*), des récits post-apocalyptiques et des expériences littéraires (le récit collaboratif *U4*, le feuilleton en ligne *L'île*). Il vit dans les monts d'Ardèche, et ses thrillers « jeunes adultes » se déroulent eux aussi en pleine nature (*Instinct*, *Comme des sauvages*). *Nous sommes l'étincelle* a reçu le prix Libr'à nous jeunesse et le Prix du roman d'écologie en 2020.

Les nouvelles



Arnaud Cathrine

Ma vie sans Onyx

Samedi 14 septembre

Je ne suis pas tellement du genre à raconter ma vie quand j'écris (j'écris depuis deux ans, un mois et quatre jours). Je préfère inventer des histoires. Et puis, à dix-sept ans, est-ce que j'aurais tant de trucs à dire ? Mes notes au bac français, mes compétitions d'escrime, mes poils qui ont mis trop de temps à pousser, mes boutons qui ont mis trop peu de temps à me défigurer, mes bains de mer, non, non, non, pas un bon sujet, ma petite personne.

Sauf qu'aujourd'hui, j'ai décidé d'entamer ce journal. Pour combien de temps, je ne sais pas. J'ai acheté un carnet bleu canard. Je ne peux pas faire autrement. Ou plutôt : c'est la seule chose à faire. La seule chose que j'ai trouvée.

Hier, Onyx est mort.

Onyx est mort et je n'étais pas là. Je veux dire : je n'étais pas avec lui. Quand Maman m'a craché le morceau, j'ai eu envie de la buter. Je me sens totalement trahi. Onyx est mort sans moi et depuis, je suis tombé dans un trou, un trou de chagrin doublé d'un sentiment de trahison qui me lamine le ventre.

Bien sûr, on s'attendait à ce que ça tourne mal. Onyx avait treize ans (c'est vieux pour un labrador), il ne mangeait quasiment plus, il ne pouvait presque plus marcher, il sentait la mort, mais vraiment : une odeur de pourri que je ne lui avais jamais connue (jusque-là, Onyx sentait le parfum ; oui, ma mère le parfumait, le vétérinaire n'était pas OK mais ma mère le faisait quand même ; il était brossé tous les jours, il prenait un bain toutes les semaines, c'était le chien le plus stylé de l'univers). Bref : c'était compliqué ces derniers temps, et triste à voir. Tous les jours en rentrant du lycée, je passais le seuil de la porte avec la même appréhension : Onyx sera-t-il encore vivant ? Je m'attendais à ce qu'il abandonne la partie d'un jour à l'autre. Je m'allongeais à côté de lui, réprimant mon dégoût pour son odeur de mort, et je lui disais : *Tu sais, tu as le droit ; tu as bien vécu, tu peux partir maintenant ; ça va me casser le cœur mais pense à toi, vieux ; c'est plus une vie, tu crois pas ?* Je sais que ma présence le rassurait. Comme quand il faisait ses crises d'épilepsie, plus jeune. À force, je m'étais habitué à ne pas paniquer, le véto m'avait

coaché : *Quand tu le vois s'effondrer, quand ses membres se tendent et tremblent, tu t'agenouilles à côté de lui, tu le caresses, tu lui dis des mots rassurants, il va s'apaiser. Et ça marchait.*

Hier, je rentre du lycée. Je fouille l'appartement pour dénicher mon chien tout foutu. Je demande à ma mère où il s'est réfugié (je crois qu'il avait un peu honte d'être si décrépi ; ça me serrait la gorge qu'il puisse avoir honte de lui alors qu'il n'y pouvait rien). Et là, ma mère-la-traîtresse me dit : *j'ai dû faire piquer Onyx*. Sur le coup, je ne comprends pas, je ne veux pas comprendre. Alors que je sais très bien : la piqûre chez le véto, il s'endort, terminé. Je dis : *Quoi ?!* Elle dit : *J'ai dû le faire piquer cette après-midi chez Monsieur Lesage*. Et là, ma voix se barre aussitôt au plafond : *Et moi ?!* *Pourquoi j'étais pas là ?* Elle tempère, se justifie : je ne voulais pas t'infliger ça. Je beugle : *Pourquoi j'étais pas là ?!* Elle dit : *Tu sais bien qu'il n'y avait plus d'autre solution*. Je crache : *Si, il y avait une autre solution ! Que je sois avec lui au moment de la piqûre !*

Depuis hier, j'erre comme un fantôme dans l'appartement. Impossible de bosser. Rien à faire de la rentrée, rien à faire du bac, les nouveaux profs, les retrouvailles avec mes potes. Quand je croise mes parents, je les fusille du regard.

Je suis un mec sans Onyx.

Je suis un mec trahi.

Je suis un mec qui l'écrit. Ça ne le fera pas revenir. Ça ne rattrapera pas la trahison. C'est juste de l'écriture : quelque chose plutôt que rien.

Dimanche 15 septembre

Le matin, j'ai l'impression que je n'ai plus rien à pleurer. Je pleure quand même.

Le matin, Onyx meurt à nouveau. Parce que voilà : j'oublie pendant le sommeil, je me réveille et là : Onyx est mort. C'est comme s'il mourait encore une fois.

Je ne veux plus jamais de chien.

Aucun chien ne pourra remplacer Onyx.

Pourquoi a-t-on eu l'idée d'avoir un chien ? Tu prends un chiot, tu l'élèves, tu grandis avec, tu tombes amoureux de lui, et un jour il meurt.

C'est absurde.

C'est indépassable, cette absurdité.

J'ai dit à mes parents : *Plus jamais*. J'ai ajouté : *Vous êtes des traîtres*. Ils n'ont rien répondu. Ils n'avaient rien à répondre. J'ai claqué la porte d'entrée et je suis parti pleurer comme une merde sur la plage. Cette plage où j'ai fait courir Onyx tous les jours pendant treize ans.

Lundi 16 septembre

Il s'appelait Onyx parce que son pelage était noir. L'onyx est une pierre sombre.

Comme tous les chiens, il avait choisi son maître : ma mère. Lorsqu'il ne se reposait pas, il la suivait à la trace (elle l'appelait « pot de colle ») et l'attendait même devant la porte des toilettes. Chaque fois que nous rentrions et qu'il était resté seul, il se levait sur ses pattes arrière et couinait, le temps de laisser derrière lui l'angoisse de ne jamais nous revoir, j'imagine. Quand j'apparaissais dans son champ de vision, il se couchait sur le dos, je plongeais vers lui, lui caressais le plastron et l'enlaçais de longs moments.

C'est moi qui le sortais. Je lui parlais. Je voyais bien que certains passants trouvaient ça ridicule. J'étais conscient qu'il ne comprenait pas littéralement. Mais, d'une part, ça me plaisait de lui raconter tout ce que j'avais dans la tête. D'autre part, je supposais qu'il avait au moins l'instinct des bébés dont on sait qu'ils nous devinent à nos inflexions de voix, notre rythme de parole et nos gestes. Que les gens lèvent les yeux au ciel en m'entendant parler à Onyx ne m'inspirait aucune honte mais de l'incompréhension : j'étais très étonné qu'on ne m'envie pas. Un soir, j'en ai parlé à ma mère et elle a dit : *C'est une part d'humanité qui leur manque ; méfie-toi toujours quand tu vois quelqu'un ricaner d'une personne avec un animal.* Quand même, je me rappelle celles et ceux, souriants, qui venaient me parler parce qu'ils étaient attirés par mon chien.

Je n'arrive pas à me dire que ça n'arrivera plus jamais.

Je ne lui parlerai plus jamais.

Je ne dormirai plus jamais contre lui.

Je ne le ferai plus jamais courir sur la plage.

Onyx meurt tous les matins quand je me réveille et mes journées sont faites de *plus jamais* incroyables.

Hier, mes potes au lycée ont forcé une mine désolée : *Trop triste pour toi, Titouan !* Trop de T dans la phrase, tu veux dire ! En vrai, ils n'en ont pas grand-chose à faire. Ils connaissaient Onyx mais ils ont toujours préféré ma Play.

Mes parents sont réellement tristes (je peux leur accorder ça) mais ils se disent que moi, je vais vite me remettre. Les parents oublient très vite qu'ils ont été des enfants et des adolescents, ils oublient que nous sommes capables de grandes passions, et de grands chagrins.

Je les déteste. Jusqu'à nouvel ordre.

Mardi 17 septembre

Onyx aimait nager. Il avait les pattes palmées, comme tous les labradors. J'adorais nager avec lui. Il avait l'air un peu con, mais il était courageux.

L'été, quand il faisait chaud (oui, il arrive qu'il fasse chaud en Normandie, tu crois quoi ?), il s'installait le cul dans l'eau et il prenait le frais en regardant l'horizon. Il savait où était son bien.

Les autres chiens, il n'en avait rien à battre. Parfois, il se faisait accoster par un yorkshire, le genre de machin qui ne se rend même pas compte de sa taille ridicule et vient t'agresser sûr de lui. Onyx regardait ça avec indifférence, ça le soulait. Et il avait un instinct de chasse minable (alors que les labradors, à la base, sont des chiens de chasse). Onyx, c'était un gosse de riche, habitué à se faire servir et à ne vivre que pour profiter, s'éclater, il n'avait pas de temps à perdre en prise de pouvoir et démonstration virile.

Quand il est arrivé chez nous (minuscule, il tenait sur mon épaule), on avait un vieux chat. Un persan orange à poils longs, dans le genre un peu mutant. Il s'appelait Pladesoupe. Parce que c'était un gros plat de soupe. Ils se sont tout de suite plu. Quand Onyx a atteint sa taille adulte, Pladesoupe s'est mis à faire la sieste entre ses pattes. Et puis, Pladesoupe est « mort de sa belle mort », comme disent les adultes (débile, cette expression ; comment la mort pourrait-elle être belle ?). C'est moi qui l'ai trouvé inanimé sur le canapé du salon. C'était choquant mais pas aussi scandaleux que de n'avoir pas pu être avec Onyx au moment de la piqûre.

Je pense qu'on s'est adoptés mutuellement, Onyx et moi, parce qu'il a compris que je suis un chat, moi aussi. Je ne parle pas d'astrologie chinoise : au fond

de moi, je suis vraiment un chat. Par exemple, si je ne veux pas venir, je ne viens pas ; si tu veux me prendre dans tes bras contre mon gré, je griffe et je me casse ; et quand j'ai vraiment envie de venir, alors là, je suis tout amour. Bref : c'est moi qui décide. C'est sans doute ça qu'Onyx a reconnu en moi. J'ai remplacé Pladesoupe. On s'aimait bien depuis le début, mais j'ai vu que notre amour prenait un virage quand Pladesoupe est mort.

Pourquoi faut-il toujours que ça meure ?

Tu crois que ça m'amuse de parler de la mort ?

Il y a quoi après ?

Rien.

Il n'y a plus Pladesoupe.

Il n'y a plus Onyx.

À la différence près que je n'ai pas pu dire au revoir à mon chien tout foutu.

Je ne sais pas comment pardonner ma mère. Si tu as la notice, n'hésite pas à me l'envoyer au 4, rue Denain, 14360 Trouville.

Au lycée, mes potes me trouvent relou.

Je n'attends pas d'eux qu'ils me comprennent.

Ça laisse très seul, quand même.

J'ai lu sur le net un truc sur le « travail de deuil ». Soi-disant, c'est le temps qu'il faut pour ne plus souffrir quand on a perdu quelqu'un qu'on aimait.

Mais n'est-ce pas trahir ce quelqu'un ? Je déteste l'idée de ne plus souffrir, parce que ça supposerait de ne plus aimer.

Il fait son travail de deuil, pensent sans doute mes parents. Alors que je me bats contre l'oubli en marche. Je lutte pour garder mon amour vivant.

Mercredi 18 septembre

Elle frappe à ma porte, je dis : *Entrez*. Elle me sourit. Je ne lui souris pas. Elle dit : *Il ne faudrait pas te complaire, mon loulou...* Loulou lance : *C'est quoi me complaire ?* Elle précise : *Te vautrer dans ta souffrance*. Je dis : *Dis-moi pardon*. Elle déglutit : *C'était pour t'éviter un moment difficile*. Je réponds : *La question n'est pas : ce qui est difficile ; la question est : ce qui est important*. Elle dit à mi-voix : *Pardon*. Et elle referme la porte doucement.

Suis-je capable de la pardonner ?

Je pose la question autrement : y a-t-il une autre solution ?

Jeudi 19 septembre

Ce soir, c'est lui qui frappe. Je dis : *Entrez*. Il tient un gros livre jaune à la main. Il l'ouvre page 86 : *Je me suis dit que ce texte pourrait te parler*. L'auteur s'appelle Paul B. Preciado. Le texte fait trois ou quatre pages et il a un drôle de titre : *Un appartement sur Uranus*. Je lui enverrai bien son livre à la tronche, mais la curiosité l'emporte.

L'auteur raconte son amour pour une chienne qui s'appelle Philomène. Il y a une phrase qui me saute au visage : « Enfant j'ai été un corps des champs, frère des animaux, leur égal. Alors que dans la maison, au collège, à l'église... là où les animaux ne pouvaient entrer, je me sentais seul. » Je n'avais jamais pensé à ça. C'est pourtant vrai : je n'ai jamais aimé les lieux où Onyx n'avait pas droit de cité...

OK, ça me parle, mais pourquoi me faire lire ça ? Parce que ma mère-la-traîtresse se sent grave coupable. C'est elle qui a envoyé mon père-à-ses-ordres.

Ça veut dire qu'elle m'a entendu.

Ça veut dire que j'existe.

Votre mission si vous l'acceptez : exister sans Onyx et pardonner la traîtresse.

Vendredi 20 septembre

7 h 10.

Il y a une semaine, jour pour jour, Onyx mourait sans moi.

Je m'effondre en larmes sous la douche.

Samedi 21 septembre

Je n'arrive pas à lâcher ce journal pour reprendre mes petites histoires inventées. Elles me paraissent totalement vaines. J'ai seulement compris ça : si Onyx vit en moi, alors il continuera un peu à vivre. Certains croient à la vie après la mort ; c'est vrai qu'il en existe

une : c'est notre mémoire. Je peux offrir à Onyx une vie après la mort en me souvenant de lui, en parlant de lui, en pensant à lui. Sauf que ça me fait mal au ventre et que ça me fout la chiale.

J'aurais voulu qu'il soit enterré sur la plage. Mais c'est interdit.

Dimanche 22 septembre

Entre deux bouchées de poulet, ma mère-la-traîtresse-qui-m'a-demandé-pardon propose que j'aille voir un psy. J'imagine la gueule de mes potes si je leur disais que je vois un psy parce que mon chien tout foutu est mort. Je réponds : *Hors de question*. Mon père-à-ses-ordres fait remarquer qu'*un psy n'est pas là pour juger, mais pour accueillir la souffrance et lui faire une place*. Je marmonne : *Sérieux, j'ai l'impression d'être à la messe*.

Lundi 23 septembre

L'écriture ne suffit pas.

Mes parents insistent : *Pense à la solution du psy*.

La « solution ». Mais est-ce que je cherche une « solution » ?!

Mardi 24 septembre

Titouan, sérieux : c'était un chien. Ce n'était qu'un chien.

Mais c'était mon chien.

Pardon mais ça aurait pu être l'un de tes parents !

Ça n'a pas été l'un de mes parents.

T'as réponse à tout...

Et toi, t'es myope du cœur.

Elle n'est pas de toi, cette expression : c'est dans le film que tes parents kiffent, *Le Père Noël est une ordure*.

Peut-être mais t'es myope du cœur quand même. Je n'ai plus qu'à me faire une copine de 83 ans qui vient de perdre son caniche. Elle me comprendra, elle au moins.

Tu as quel âge dans ta tête ?

Quatre-vingt-trois ans.

Titouan, je crois qu'on t'a perdu...

Et je vous manque ?

Je t'assure : il faut que tu fasses ton deuil.

J'ai combien de temps ?

Pour un chien, c'est une semaine.

Allez tous vous faire foutre.

Jeudi 26 septembre

J'ai réussi à ne rien écrire dans ce journal pendant une journée.

Demain, ça fera deux semaines qu'Onyx est mort.

J'ai dit oui pour le psy.

Vendredi 27 septembre

En allant à ma première séance chez le psy, j'ai écouté du Mylène Farmer. J'ai pris la direction de

la rue des Bains, puis j'ai arpenté le quai. Je suis tombé en arrêt devant le porche du psy. Pas parce que j'étais en stress ou quoi. Non, c'était juste Mylène qui chantait ça :

C'est le mien
J'm'en fous
Mon chagrin
C'est tout
L'antidote au pire
L'anti « pas mourir »

Du temps
Du temps
Du temps
Il te faut
Du temps

J'ai pensé : la voilà, peut-être, la solution-pas-miracle, du temps.

Du temps pour quoi ?
Pour me souvenir d'Onyx sans l'oublier.
Pour vivre avec son fantôme sans pleurer.

On va y arriver, mon chien tout foutu.
Tu vas voir : on va prendre tout notre temps.



Manon Fargetton

eINStEIN et VIOlette

Einstein – Le premier jour

Einstein se redresse sur ses pattes arrière. Ses yeux rouges fixent la porte grillagée au-dessus de lui. Debout dans les copeaux propres dont l'odeur fait frémir ses moustaches, en ce matin de mars, il ne sait pas encore qu'il s'appelle Einstein. Ici, il est C56-M2. C'est ce qu'indique l'étiquette à l'avant de sa cage – et ça non plus, il ne le sait pas. Ce qu'il sait, en revanche, c'est que la femme qui vient de le déposer dans ce rectangle familier n'a pas fait les mêmes gestes que d'habitude. Le loquet métallique n'a pas claqué.

Son frère, C56-M1, a lui aussi décelé la différence. Il attend. C'est toujours Einstein qui prend les décisions, alors il lui laisse la priorité pour explorer cette ouverture vers l'inconnu. Tac, les pattes d'Einstein s'appuient contre la paroi en plastique transparent. Du bout du museau, il pousse la grille, qui s'écarte sans peine. Il ne s'attarde pas sur l'odeur que la femme y a laissée et se faufile hors de la cage. Son frère le suit jusqu'au rebord. Le sol est loin. Les deux rats s'écartent de la lumière trop vive et se réfugient dans l'ombre, contre le mur. Leurs griffes agrippent un montant de l'étagère. Ils descendent, un niveau après l'autre, tandis que leurs congénères les regardent passer. Einstein ne s'attarde pas. Vite, vite, parvenir en bas, le sol froid sous ses pattes, qui vibre soudain d'un rythme régulier – celui des chaussures de la femme. Elle revient !

Einstein entraîne son frère derrière une pile de cages vides. Mais la femme s'en approche. Elle saisit deux cages, franchit une porte, réapparaît les mains vides puis soulève deux nouvelles cages. Einstein avance dans l'angle du mur et profite de ce que la femme lui tourne le dos pour se glisser avec son frère dans l'embrasure de la porte. Les cages vides qu'elle a emportées sont là, imprégnées d'odeurs d'urine. Ils se cachent derrière tandis que la femme en empile de nouvelles par-dessus. Enfin, elle disparaît, clic-clac, porte fermée.

Les rats restent collés l'un à l'autre, leurs cœurs vrombissant à l'unisson. Rassuré par le silence qui règne, Einstein se redresse. Il hume le couloir et décèle le fumet alléchant de la seule nourriture qu'il connaisse. Mais, alors qu'il veut s'élancer à sa recherche, un homme aux mains gantées vient vers eux. Il tire un chariot métallique qui grince et tinte, jusqu'à s'arrêter à la hauteur des piles de cages. Einstein et son frère se terrent sous un tuyau qui court le long du mur. L'homme emporte les cages sans repérer leur présence.

Le couloir est calme à nouveau. Les deux rats se hâtent vers la nourriture qu'ils devinent. Tic-tic-tic-tic, leurs pattes filent sur le carrelage. L'odeur provient de derrière une porte fermée. Ils explorent les alentours, sans réussir à entrer. Mais d'autres effluves puissants les appellent. Et bientôt, c'est leur chance : l'homme aux mains gantées, un gros sac au bout du bras, ouvre la porte d'un local appétissant. Einstein et son frère se précipitent à sa suite. L'homme jette le sac dans un grand bac, éteint la lumière et ressort.

Pendant plusieurs heures, les deux rats explorent le contenu des poubelles, se délectant du moindre déchet comestible. Il y en a moins que ce qu'ils espéraient, mais tout de même, ils dénichent de quoi se remplir le ventre. Et ils sont si bien occupés que lorsque le plafonnier du local se rallume d'un coup, ils se trouvent loin l'un de l'autre. Einstein aperçoit

l'homme aux mains gantées et plonge entre deux sacs, dans le grand bac qui se met à bouger avec un vacarme effrayant.

Où est son frère ? Est-ce qu'il est dans la même poubelle que lui ?

Le bac s'immobilise. Bam, une porte claque. Un ronronnement inconnu résonne dehors. Einstein émerge d'entre les sacs, couine pour appeler son frère. Pas de réponse. D'abord, cette absence le paralyse – son frère a toujours été près de lui, à chaque instant de sa vie. Puis il s'affole et escalade d'un sac à l'autre en continuant de l'appeler. Mais il est seul.

Des odeurs nouvelles assaillent les narines d'Einstein, portées par un air frais et humide. Il grimpe sur le bord du bac. La lumière est différente de celle qu'il connaît. Chaude. Agréable. Autour, tout est vaste. Un monde qui lui semble immense. Entendant un claquement derrière lui, il descend du bac à la hâte, saute dans la cour, file se réfugier sous un buisson. Il lève le museau pour sentir les feuilles. Ça ne se mange pas. Dommage. Le ronronnement l'attire, alors il longe les pavés et se glisse sous un portail.

Ça bouge de partout. Des pieds d'humains, et d'autres choses qui passent à toute allure, vvvvroum ! Des arômes irrésistibles de nourriture lui font lever le nez.

– Un rat ! Un rat !

Einstein détale entre les chaussures, saute dans le caniveau. Les cris le suivent.

– C'est dégueu !

Une énorme masse noire manque de l'écraser et s'immobilise dans un crissement aigu. Au-dessus, une porte s'ouvre. Il saute pour la franchir. Il ne sait pas qu'il vient de grimper dans un bus. Ça aussi, il l'apprendra bientôt. Des vibrations lentes remontent le long de ses pattes tandis que le véhicule repart. Mais il a beau s'aplatir contre une paroi, on le repère.

– Hiiiiii !

– Un rat !

– Oh ! Il est blanc !

Des pieds se lèvent, se décalent. Einstein fonce tout droit, saute une marche, se terre sous un siège. Les battements de son cœur sont si rapides qu'ils ne sont plus qu'un bourdonnement.

– Il est passé où ?

Saoul d'odeurs et de bruits, terrifié, Einstein ne bouge plus. Un visage apparaît au bord du siège. Cette fois, pas de cri. Juste deux grands yeux curieux qui le fixent.

– Chhhhut..., murmure l'humaine. Viens là.

Elle lui tend une main ouverte. Einstein hésite. Ses doigts ont gardé le souvenir du biscuit qu'elle vient de manger, et derrière ce fumet délicieux, il perçoit un parfum floral, et derrière encore, celui de sa peau palpitante – tendresse, douceur, confiance. Il n'a pas peur d'elle. La manière dont elle le regarde l'apaise. Alors, quand le doigt de l'humaine glisse entre ses oreilles, il pousse dessus pour approfondir

la caresse. Elle le saisit avec délicatesse et le glisse dans la poche ventrale de son pull. Einstein, ça lui plaît bien. Il fait bon dans cette poche. Seule sa tête en sort, que la petite humaine grattouille et masse doucement. Il soupire, rassuré.

– Einstein, elle souffle. Je vais t'appeler Einstein.

Il lève vers elle son museau. Il sait, maintenant. Il s'appelle Einstein. Et cette humaine a l'odeur la plus incroyable qu'il ait sentie de toute sa vie.

Violette – Le dernier jour ?

– Il est malade, ce rat. Il a des grosseurs.

Violette s'immobilise en haut des marches pour écouter sa mère qui parle dans la cuisine.

– Il était sûrement déjà malade quand elle l'a ramené. Qui sait ce qu'ils lui ont fait dans ce labo ?

– On n'est pas sûrs qu'il vient d'un laboratoire, objecte son père.

– Je me suis renseignée. Tu vois l'encoche sur son oreille ? C'est parce que les chercheurs en prélèvent un morceau après la naissance pour l'analyser. Si le rat a hérité des gènes qu'ils veulent tester dans leur étude, ils le gardent, sinon, ils le tuent.

– Bon appétit à toi aussi !

– Non mais regarde-le, il est mal en point, ça se voit.

En haut de l'escalier, Violette ne bouge pas. Mal en point, Einstein ? Pas du tout ! Sa mère raconte n'importe quoi. De toute manière, dès le début, elle ne l'aimait pas. C'est son père qui a réussi à la convaincre de laisser Violette garder Einstein.

– C'est vrai qu'il n'a pas l'air bien, admet son père.

– On ne peut pas le laisser souffrir comme ça. Je vais l'emmener chez la véto tout à l'heure.

– Tu crois qu'elle pourra faire quelque chose ?

– J'en doute. Au moins, il partira tranquillement.

Le ventre de Violette se noue. « Partira ». Elle ne veut quand même pas... tuer Einstein ? Violette dévale les escaliers, le cœur hagard.

– Bien dormi, ma puce ? demande sa mère.

Sale traîtresse.

Violette grogne en réponse. Ses parents échangent un regard amusé.

– Pas de doute, lâche son père, c'est une ado.

Violette lève les yeux au ciel, puis son regard dérive vers la cage d'Einstein.

– Il respire bizarrement, dit sa mère. Je vais l'emmener chez la véto tout à l'heure.

Elle va l'emmener chez la véto et le tuer. Ça, elle se garde bien de l'avouer, avec son sourire d'hypocrite. Mais Violette n'a pas l'intention de la laisser faire. Dès que ses parents s'éloignent dans le salon, elle attrape Einstein, le glisse dans la poche ventrale de son sweat et file au collège en lançant un vague « salut » avant de claquer la porte d'entrée.

Toute la matinée, Einstein dort dans la poche de Violette. Elle lui offre des morceaux de pain à midi. Il les grignote et se rendort. Mais en cours de maths, il s'agite soudain. Violette se penche en avant et laisse tomber ses longs cheveux comme un rideau pour que personne ne s'aperçoive de la présence d'Einstein. Sauf qu'il se tortille de plus en plus. Des regards curieux se posent sur Violette et, soudain, un museau blanc pointe hors de la poche. Sa voisine de table, cette crétine de Sidonie, écarquille les yeux et inspire comme si elle allait crier. Violette pose un doigt sur ses lèvres. Elle chuchote :

– Il est gentil, t'inquiète.

Les mains de Sidonie se pressent l'une contre l'autre. Elle a peur. Elle va tout faire foirer. Violette transpire. Sa nervosité se transmet à Einstein qui gigote de plus belle. Elle lève la main.

– Oui ?

– Je peux aller aux toilettes, monsieur ?

Elle doit avoir l'air mal, parce qu'il accepte, pour une fois. Violette se précipite hors de la classe, court le long du couloir, s'enferme aux toilettes. Elle sort Einstein. Assis au creux de sa main, il la regarde.

– Qu'est-ce qui te prend ? T'as soif ? Attends.

Elle s'aventure jusqu'au lavabo. Einstein lèche quelques gouttes sur la faïence blanche. Ses pattes tremblent.

– Mais qu'est-ce que t'as ?

Il couine quand elle le reprend dans sa main, et il ne s'arrête plus. Impossible de retourner en classe avec lui. Seulement, la fin de l'heure va bientôt sonner... Tant pis. Jess récupèrera ses affaires. Violette doit se barrer d'ici.

Elle dévale les escaliers, déboule dans la cour de récréation où trois goélands cherchent des restes de goûters sur le béton. Elle sait par où sortent les élèves qui sèchent, même si elle ne l'a jamais fait. D'un coup d'œil ciculaire, elle vérifie qu'il n'y a pas de surveillants à proximité et file vers le gymnase. Elle se retourne au moindre bruit. La cour ne lui a jamais parue si grande. Elle va se faire choper, c'est sûr. D'autant qu'on peut la voir depuis les classes du premier étage. Quelle idée d'avoir mis un pull rouge, aussi...

Lorsqu'elle parvient enfin à l'angle du gymnase, Violette respire un grand coup. La poubelle se dresse contre le mur comme si elle l'attendait. Violette grimpe dessus, se hisse à la force de ses bras, bascule à califourchon au sommet du mur. De l'autre côté, la rue. La sonnerie du collège retentit. Elle passe sa deuxième jambe et saute. Se réceptionne brutalement. Aussitôt, elle vérifie qu'Einstein va bien. Il a cessé de couiner mais respire aussi fort qu'elle. Violette le cale dans sa capuche.

– Il ne va rien t'arriver, juré. Je vais te protéger.

Et maintenant ? Elle ne peut pas rentrer chez elle. Elle se rend compte soudain qu'elle n'a aucun

plan. Elle peut se balader quelques heures, mais après ? Ce soir ? Demain ? Impossible d'emmener Einstein partout. Et ses parents vont lui poser des questions.

Les pas anxieux de Violette la portent vers le port. Elle marche le long des pontons, puis s'éloigne sur les rochers qui bordent la baie. Lorsque plus personne ne peut la voir à part les bateaux qui rentrent, elle s'assied et laisse Einstein se dégourdir les pattes.

Les premiers jours, elle avait peur de le lâcher comme ça, mais il revient chaque fois vers elle. Il n'aime pas être seul. Violette voudrait lui acheter un copain, sauf que sa mère refuse, malgré les articles qu'elle lui montre en guise d'arguments. Les rats sont des animaux sociaux, ils sont faits pour vivre en groupe. Alors à défaut de mieux, depuis quatre mois, Violette est devenue son groupe.

D'habitude, Einstein vit sa vie durant plusieurs minutes avant d'escalader son jean. Cette fois, il renifle à peine la flaque abandonnée dans un creux par la marée descendante, et il se colle à sa cuisse. Violette l'attrape. Einstein se roule en boule dans sa paume, allonge sa tête sur son poignet et la regarde.

– Eh bah ? Ça va, mon grand ?

Il ne bouge pas. Violette se concentre sur ses yeux rouges pour ne pas voir l'anomalie sur son flanc droit, où elle prend soin de ne plus passer la main. C'est une sorte de bosse irrégulière qui grossit de

jour en jour. Violette ne sait pas exactement à quel moment elle est apparue. Peut-être qu'elle est là depuis le début. Mais il y en a à présent une deuxième en bas de son ventre, et une autre sur son cou.

Qui sait ce qu'il lui ont fait, dans ce labo ?

Les mots de sa mère tournent en boucle dans la tête de Violette. Elle les déteste, les scientifiques qui mènent des expériences sur des animaux. Quand elle le dit, son père sourit. S'ils peuvent se soigner avec des médicaments efficaces, c'est parce qu'on les a d'abord testés sur des animaux. Si on comprend mieux nos maladies humaines, c'est parce qu'on les a étudiées sur des animaux. Bref, ils meurent pour qu'on vive. Violette ne sait pas trop quoi en penser. Elle est contente d'avoir des médicaments pour se soigner, mais ça ne lui paraît pas juste, ce massacre autorisé dans les laboratoires. Et puis on est en 2025, on aurait quand même dû inventer d'autres manières de faire de la recherche, depuis le temps. Genre, une manière qui ne tue personne.

Dans sa main, Einstein fait un drôle de sifflement en respirant. Une angoisse souterraine plante ses crocs dans le ventre de Violette. Elle le sait, au fond, même si elle ne veut pas l'admettre : sa mère a raison. Einstein est malade. Du bout de l'index, elle caresse son pelage blanc, si doux. Elle effleure les grosseurs. Einstein ne bronche pas. Il lui fait confiance. Violette mordille l'intérieur de sa bouche, repousse ses larmes. Il lui fait confiance et elle n'en est pas digne.

Il y a des semaines qu'elle aurait dû l'emmener chez la vétérinaire. Mais elle ne voulait pas savoir. Et maintenant, c'est trop tard. Ou peut-être pas ?

Einstein est toujours immobile, ses petits yeux fixés sur elle. Violette l'approche de son front et il y appuie sa tête. Puis elle le dépose dans son col. Il s'installe. Ses minuscules griffes percent le tissu du tee-shirt, piquent la peau de Violette. Elle le laisse faire et attrape son téléphone dans la poche arrière de son jean.

Un quart d'heure plus tard, la voiture de sa mère s'arrête à côté d'elle près des pontons du port. Violette embarque sur le siège passager. Comme elle n'arrive pas à parler, sa mère s'en charge.

- Le collègue m'a appelée. On était inquiets.
- Désolée.

Elle détaille ses genoux, parce que si elle tourne la tête, si elle croise les yeux de sa mère, elle va éclater en sanglots. Einstein avance le museau pour évaluer son nouvel environnement.

- Tiens, sourit sa mère, tu es là aussi, toi. Je me demandais comment annoncer à ta meilleure amie que tu t'étais échappé.

Violette déglutit. Elle marmonne une phrase incompréhensible tant sa gorge est serrée.

- Pardon ?
- OK, répète Violette, on l'emmène chez la véto, mais je veux être là.

Comme sa mère reste silencieuse, elle la regarde

enfin. Elle a l'air désolée. Les larmes dévalent les joues de Violette. Sa mère ouvre son bras droit et Violette s'y précipite en protégeant Einstein d'une main.

– J'ai fait des recherches, murmure sa mère dans ses cheveux. On peut opérer les rats pour retirer leurs tumeurs. Mais si le cancer est trop avancé, on va peut-être nous dire qu'il est condamné, et dans ce cas...

– Je sais. Je veux être là, c'est tout. Je veux être avec lui.

– D'accord.



Vincent Villeminot

PARMI EUX

*The Buffaloes used to say be what you are
The Buffaloes used to say roam where you roam
The Buffaloes used to say do what you do...*

Jimmy, Moriarty

1.

C'est peut-être à cause de la principale, que tout ça arriva.

La principale du collège, Mme Ferson.

Ou bien c'est à cause du stage de troisième. Du non-stage. Parce que Gabin avait reçu la lettre de refus du zoo-safari de P. deux semaines avant le 2 décembre – début théorique dudit stage. Ils ne « prenaient pas de mineurs », s'excusaient-ils.

Pourtant, ils lui avaient promis l'inverse.

Gabin comptait *vraiment* là-dessus.

Il comptait *éperdument, passionnément* là-dessus.

Il en était si certain qu'il avait tardé pour finalement adresser sa candidature. N'avait pas imaginé que ça puisse ne pas marcher. N'avait pas suivi les consignes de son père, qui lui disait que c'était urgent, que le directeur prenait ses congés.

Quand ils avaient appris que ça ne marcherait pas, ses parents lui avaient trouvé autre chose, en catastrophe. Chez Christophe Bourelier, une de leurs relations. Mais photographe, ça n'intéressait pas Gabin.

Ce qu'il voulait, c'était devenir soigneur animalier. Pour s'occuper des bisons du safari-zoo de P. Le deuxième jour, il avait donc « oublié » d'aller au studio photo de Bourelier. Le troisième et le quatrième aussi.

Il avait donc été convoqué dans le bureau de Mme Ferson, avec son père.

Et c'est la somme de tous ces facteurs qui fit que ça arriva.

– Tu ne peux pas vivre dans tes rêves, Gabin, lui dit-elle. C'est bien beau d'en avoir... mais encore faut-il pouvoir les réaliser.

Sur le trajet de retour, dans la voiture, son père lui répéta la même chose, en termes légèrement différents :

– Putain, Gabin, tu prétends que tu rêves de faire des choses... Mais ce serait bien que tu t'en donnes les moyens.

– Je ne prétends pas ! protesta-t-il. J'en rêvais. Vraiment. Mais ils m'ont pas pris !

– On va pas revenir là-dessus... soupira son père. Tu as envoyé ta lettre de candidature quand ?

Gabin ne répondit pas.

– Quand, bon sang ?! Début novembre !

Ne rien rétorquer.

Se taire.

– Et quand ils ont refusé, tu n'avais pas de plan B, deux semaines avant. Vrai ou faux ?

– C'est pas à cause de ça qu'ils m'ont planté ! ne put-il s'empêcher de répondre, en retard d'une remarque. Ils ne prennent pas de mineurs...

– Tu sais bien qu'on en avait parlé avec le directeur, et qu'il nous avait donné son accord de principe. Si tu avais respecté les délais qu'il nous avait indiqués, si tu avais fait les choses bien...

Silence.

– Moi, en fait, je ne crois pas que tu en rêves.

Ça ne servait à rien de répliquer.

– Je crois que tu t'accroches à cette idée, que tu prétends le vouloir, peut-être même que tu arrives à t'en persuader, juste parce qu'elle te permet de quitter l'école le plus vite possible.

La voiture passa à ce moment sur la portion de route qui longeait le zoo-safari de P.

Dans la nuit, les phares éclairèrent le panneau publicitaire, sur lequel un guépard semblait trotter vers vous. La buée ruisselait à l'intérieur, sur la vitre.

2.

La conversation – ou plus exactement, le monologue de son père, la liste de ses griefs – reprit quand ils arrivèrent à la maison. Avec sa mère comme témoin. Dans la cuisine.

– Tu dis que tu veux faire un CAP alors que tu pourrais viser le bac pro, ou le bac.

– Mais c'est toi qui veux que je les vise ! Moi je...

– Toi, tu oublies d'envoyer ta lettre pour le stage ! Résultat, tu n'auras aucune expérience ! Tu ne seras pas pris en CAP l'an prochain, et tu diras encore que c'est de la faute de la MFR, ou du centre d'apprentis... C'est toujours la faute des autres... Mais quand on veut vraiment quelque chose, on s'en donne les moyens...

– Qu'est-ce que tu veux réellement, mon chéri ? intervint sa mère. Tu peux réfléchir à ça ?

(Oui. Il pouvait. Réfléchir. Et même répondre, déjà.)

(Ce qu'il voulait, c'est :

1 - ne pas avoir cette conversation ;

2 - quitter l'école, effectivement – même si ça ne plaisait pas à son père médecin, ni à sa mère prof ;

3 - devenir soigneur animalier – pas vétérinaire, pas directeur de zoo, pas cadre médical, non – soigneur ;

4 - pour s'occuper le plus vite possible, et exclusivement, des bisons ;

5 - et aussi, désormais : ne pas risquer de rater toute sa vie, avant ses quinze ans, à cause d'une lettre qu'on a oublié d'envoyer – et alors que les autres, les copains bons élèves, eux, ils avaient encore trois ans avant de « s'orienter »...)

– *Si tu veux quelque chose, arrête d'attendre!
Fais-le!*

Gabin se leva, recula de deux pas, comme frappé par une décharge.

Oui. Mme Ferson et son père avaient raison. Il allait arrêter d'en parler.

Il dévisagea ses parents.

Son père avait déjà les yeux ailleurs, exaspéré. Sa mère le regardait, désolée.

– Très bien, fit-il. Bonne nuit.

Il monta à sa chambre.

3.

L'idée d'être soigneur animalier, ce n'était pas tout à fait son rêve. C'était une façon de trouver un arrangement, à l'intention de ses parents et des profs – un métier à évoquer, à leur proposer, pour « gagner sa vie », comme ils disaient.

Gabin aurait pu dire aussi : « éleveur de bisons, après un CAP/BEP agricole en productions animales et agricoles, agriculture et élevage ». Il aurait ajouté : « Un bac professionnel ou un BTS agricole en gestion et conduite d'exploitation agricole ou en productions animales peut être demandé pour les fonctions d'encadrement. » Ça aurait fait sérieux, motivé. « Ce garçon sait ce qu'il veut, il a fait des recherches. » Ça aurait plu à sa prof principale.

Parce qu'à quatorze ans, quand on te demande : « Tu veux faire quoi dans la vie ? » (et tout le monde finit par te poser cette question), tu ne peux plus répondre : « Je veux être un indien des plaines. »

« Un Creek. Un Sioux. Un Micmac. Je ne suis pas bloqué sur une tribu... » « Mais un chasseur de bisons... »

Les bisons ?

Ce dont il avait toujours rêvé, ce n'était pas s'occuper d'eux.

C'était, exactement : être au milieu d'eux. En symbiose. Vivre au milieu d'eux, dépendre d'eux ; les chasser pour leur viande, vivre sous des tentes faites de leurs peaux tendues, porter des vêtements cousus dans leur cuir, des couvertures de leur fourrure, se parer de leurs cornes, danser sous leurs têtes, les prier comme des dieux.

Mais Mme Ferson et son père lui avaient dit : « Arrête de rêver. Fais-le ! »

Les bisons ?

La première fois qu'il les avait vus, fasciné, il avait compris. Leur énorme tête. Leurs yeux noir brillant, petites billes insondables, aux pensées mystérieuses, leur allure de troupeau mythologique.

Un coup de foudre.

Il s'était intéressé aux Indiens à cause d'eux. À moins que ce soit l'inverse ? Que la passion qu'il nourrissait déjà pour les Indiens ait rendu mythique sa rencontre avec les bisons ? Il ne se souvenait plus dans quel sens les choses s'étaient produites. On s'en fout. Ni si c'était effectivement la première fois – ses parents l'emmenaient chaque année au safari-zoo, depuis tout même. Deux fois par an : une fois au printemps, une autre à l'automne.

Qu'importait la date du coup de foudre, ou ses raisons.

Gabin était sûr d'une chose : rien ne valait l'émotion qu'il éprouvait en les retrouvant, en devinant le troupeau de loin, dans le gigantesque enclos qu'ils partageaient avec des ours noirs, que traversait une route en lacets, qu'on sillonnait en voiture ; et puis l'émotion de les voir de beaucoup plus près, parfois, selon les circonstances ; leurs têtes, leurs croupes trop petites en comparaison, frôlant les ailes, les vitres, le capot de la voiture ; massifs, irréfutables, et parfois installés sur la route,

en plein milieu, formant un barrage qu'il fallait attendre de voir se déliter ; chaque détail visible, cette laine frisée qui leur faisait une crinière, le battement nerveux des oreilles, la queue qui fouette... L'allure des vieux mâles, guerriers revenus de toutes les guerres, leur façon de protéger les veaux, prêts à en découdre, nerveux.

Il fourra dans son sac à dos la lampe-torche, deux pulls, des gants, son couteau, ses chaussons de cuir, ses cordes en nylon, ses pointes de collection. Il alla à la salle de bains, farfouilla dans le tiroir : le rouge à lèvres ferait un très bon *sulfure de mercure* ; le fard à paupières servirait de *carbonate de cuivre*.

« Tu vois, Papa, je *connais* des choses que tu ignores. Je ne *m'abêtis* pas sur internet. Je suis *cultivé*... »

D'en bas, sa mère avait dû entendre l'agitation de ses préparatifs. Elle cria :

– Ça va, Gabin ?

– Au top !

Le genre de réponse suffisamment ironique pour lui passer l'envie de venir le voir.

Il aurait aimé l'embrasser, bien sûr. Une dernière fois. Mais il chassa cette pensée. Traversa le couloir. Se faufila par la fenêtre de sa chambre, sur l'avant-toit du garage, rendu glissant par la pluie glacée. Sauta dans le jardin, prit son vélo, fila...

4.

C'était court, pour lui, cinq kilomètres à pédaler. Même de nuit sur une route luisante de pluie. Mais ça lui suffit pour arriver trempé jusqu'au caleçon à l'endroit qu'il connaissait par cœur, et qui nourrissait ses fantasmes – l'endroit où la route rejoignait la clôture du safari.

Il se rangea presque en face, descendit le bas-côté sur quelques mètres, jeta son vélo dans l'un des étangs qui occupaient l'endroit.

Le VTT surnagea, cinq secondes, puis coula.

« Ils » mettraient un moment à le retrouver.

Dans le meilleur des cas, quand « ils » tomberaient sur le vélo, « ils » croiraient à une noyade du fugueur.

Ensuite, toujours en courant, il retraversa la route, se mit à creuser fébrilement avec les mains, les ongles dans les herbes – comme un renard sous la barrière du poulailler.

Il y avait des irrégularités de terrain sous la clôture. La terre était boueuse et meuble.

Ça allait. Ça prenait du temps mais ça allait.

Est-ce qu'« ils » risquaient de repérer sa brèche ? D'essayer de rattraper le « fugueur » à l'intérieur, s'« ils » ne croyaient pas à sa chute dans l'étang ?

Pas cette nuit, en tout cas.

Il n'était pas gros. Il accrocha puis déchira tout de même son blouson en se glissant sous les barbelés. Pas grave. Il n'en aurait plus besoin très longtemps...

Il était dégoulinant, ses cheveux collés sur son visage, maculé de terre. Là-haut, la pluie devenait presque neigeuse.

Les loups ne criaient pas.

Parfois, la nuit, on entendait la meute du safari-zoo, très loin, à des kilomètres, mais pas ce soir.

Il se mit à courir dans les bois.

Il lui sembla qu'il devinait des cris, des glapissements peut-être, ou des halètements, à côté de son propre souffle. Où étaient les loups ?

5.

Les loups avaient leur enclos à l'opposé.

Gabin était presque sûr de ne pas s'être trompé. Il le connaissait par cœur, le plan du zoo. Et il avait regardé mille fois la carte : la route, le zoo, cette clôture. Là, il était dans la partie safari...

Tellement imaginé, fantasmé.

Un fantôme, c'est comme un rêve ? Ça doit se réaliser ?

Il rencontra une nouvelle barrière, cette fois un grillage assez haut. Prit sa lampe entre ses dents, escalada, se laissa retomber lourdement de l'autre côté.

Ouch ! Sa cheville... Elle avait tourné quand il était retombé sur ses pieds.

Il repartit en grimaçant. Il entendit gronder, de nouveau, nettement cette fois, sur sa droite. Puis un gémissement, de l'autre côté. Il y avait des présences autour de lui, dans la nuit.

Même si la forêt l'abritait du déluge, impossible de voir quoi que ce soit, à la lampe-torche. Il lui semblait deviner des yeux, qui brillaient, et s'il n'imaginait pas tout ça, ça ne pouvait être qu'une chose : les ours bruns. S'il s'était gouré, il était entré dans l'enclos des ours bruns, qui jouxte la partie du zoo où les voitures circulent...

On ne pouvait pas laisser les voitures rouler au milieu des grizzlys. Trop dangereux.

Dangereux ?

Et courir de nuit au milieu d'eux ?

S'il s'était trompé, les ours allaient considérer son intrusion dans leur territoire comme une menace. Ils allaient le lacérer.

« Non. » « Je leur parlerai. »

Comme un chaman indien qui rencontre son esprit, son animal-totem. Frère des ours.

Les ours étaient son ancêtre. Les seuls à marcher debout.

« Tu débloques, Gabin... »

S'il s'était trompé, il se trouvait dans l'endroit le plus dangereux du monde, un endroit où aucun humain n'avait la moindre chance de survivre. Une fosse aux ours.

Comme dans *Grizzly-Man*.

« Ils ne te laisseront pas parler, ils te dévoreront. »
Il revit des images du film.
Ce qu'il reste d'une dépouille après l'attaque...

En dépit de la douleur à sa cheville, il se mit à courir.

Quand il rencontra de nouveau un grillage, surmonté de barbelés, il l'escalada comme un singe, se déchira littéralement sur les barbelés du sommet, redescendit en essayant de ne pas dégringoler, cette fois.

Posa les pieds au sol.

Haleta, courbé en deux, reprit son souffle.
Reconnut le grand hêtre du virage.

Cette fois, il était dans le gigantesque enclos du « safari d'Amérique du Nord ».

Et effectivement, il venait de traverser l'espace clos des ours bruns.

6.

Ça lui donna une idée.

Il commença à se dévêtir, déchira son anorak en trois, son pantalon.

De toute façon, *la rencontre*, il avait prévu de la faire en pagne. Enfin, en caleçon. Comme un jeune guerrier à sa première chasse.

Il balança les lambeaux de vêtements de l'autre côté du grillage qu'il venait de passer. S'« ils » suivaient la piste de sa brèche, « ils » trouveraient les vêtements, imaginaient une rencontre fatale.

« Ils » chercheraient son corps. Des jours, des semaines, peut-être.

On lui foutrait la paix.

« Froid... Froid... »

Il grelottait. Et la pluie avait rincé les cordes en nylon dans son sac, et les branches autour de lui étaient bien trop détrempées pour imaginer un arc, et il avait bien trop froid pour prendre le temps de façonner les flèches qui accueilleraient ses pointes.

Autant le faire à la sagaie.

Il s'arc-bouta, cassa une branche épaisse comme son bras, haute comme sa taille, la tailla grossièrement en pointe. Il aurait dû s'allumer un petit feu pour se réchauffer, et la durcir, mais ses allumettes étaient trempées aussi. Inutilisables.

Tu parles d'un Sioux. D'un Micmac. D'un Creek...
Ses cheveux dégoulaient sur ses épaules.

Il retira le tee-shirt qui collait à sa peau, vit que les barbelés avaient tracé de longues estafilades sur ses côtes, son flanc, son pectoral droit. Il fouilla encore dans le sac. Quitta ses chaussures techniques et ses chaussettes, glissa ses pieds dans les chaussons de cuir – ses mocassins. Traça deux traits rouge vermillon sur son thorax, sur les zébrures où le sang perlait ; s'essuya le visage boueux, comme il put, d'un

revers de main, avant de dessiner deux autres stries rouges sur sa pommette ; une série de hachures bleues de « carbonate de cuivre » sur l'autre moitié de la face, front, menton. Impossible de juger de l'effet. Demain matin, dans un reflet, il verrait le résultat, et le carnage qu'y aurait fait la pluie qui dégouttait, la sueur.

Demain matin... Pour la première fois, il se demanda s'il y en aurait un.

Sa peau violacée s'insensibilisait déjà, par endroits.

Il crachait de la fumée.

Jamais il ne s'était senti si exactement vivant, et à sa place.

Il se mit en marche.

7.

Il boitait, de plus en plus bas, s'appuyait sur sa sagaie comme sur une béquille.

Il quitta le couvert des arbres.

Vit la plaine de l'immense l'enclos, dans laquelle la route traçait un long virage. Une prairie d'hiver, d'herbe grise dans la nuit, luisante de pluie. Avant, il aurait neigé, mais les saisons changeaient.

Là-bas : la mangeoire. Le personnel du zoo y avait sans doute laissé des ballots de foin, pour les bêtes. Le parc était fermé en cette saison, mais les soigneurs travaillaient, il fallait continuer de nourrir les bêtes.

Les soigneurs n'avaient pas voulu de lui. N'empêche, il était là.

Il y était.

Mieux : il y était comme il avait toujours rêvé d'y être – en indien des plaines.

Pour *la rencontre*.

Une hulotte roucoula, son cri tendre.

Il y eut, en cadeau, un loup pour lui répondre, très loin. Et un rire de hyène ou de lycaon. D'autres cris, d'autres habitants – enfermés, sans doute, à cause de la météo hivernale.

Mais pas les bisons. Ils ne pouvaient pas avoir enfermé les bisons.

Ce sont des animaux de grands espaces, et de froid...

Un ourson noir traversa la plaine.

Un jeune baribal qui partageait cet enclos du safari avec les bisons.

Il gambadait comme un chiot, avait oublié d'aller dormir.

Gabin sourit. Ces ours-là ne lui faisaient pas peur. Ils pouvaient sans doute le blesser, une mère pouvait le tuer si elle pensait ses petits menacés.

Mais il était de taille.

Et puis, l'instant d'après, il les vit. Exacts à *la rencontre*.

Ils ressemblèrent d'abord à un tout indistinct, le troupeau serré, bosselé, noir sous la pluie serrée ; mais ils venaient vers lui, curieux ou territoriaux ; et bientôt, il distingua les énormes têtes noires, la ligne des cornes et des fronts, la fourrure où des milliers de gouttes s'accrochaient, l'haleine des naseaux, la fumée des corps.

Et enfin, leurs yeux, leurs dizaines de paires d'yeux, sur lui.

Il lança un cri. Brandit sa sagaie.

Ils s'arrêtèrent et il sentit la vibration du sol s'interrompre, quand ils cessèrent de le marteler. Il avait cru que c'était la joie qui faisait vaciller la terre – mais c'étaient leurs sabots.

Ses cils battaient pour chasser la pluie.

Il les regardait.

Ils le regardaient.

Il avait lu dans une BD que pour devenir un homme, le jeune Apache doit aller chasser seul, à mains nues, et rapporter une plume d'aigle, sa première.

Lui, il ferait mieux. Il chasserait son premier bison.

Il ne pouvait les pousser vers un précipice, ni les poursuivre à cheval. Et s'il s'attaquait à eux avec sa lance, à la comanche, sans doute serait-il piétiné.

Il ne savait pas.

Il sentait de nouveau le froid comme une gangue, malgré la chaleur dans son corps.

Il sentait bien que tout ça était désespéré.

Mais c'était son rêve. Personne ne pouvait *prétendre* le contraire.

Et il l'accomplissait. Le *réalisait*. Sans attendre. Il l'embrassait.

Il aurait voulu les embrasser, mettre ses mains dans leurs fourrures chaudes, sentir leur musc et leur cuir. Il leva sa sagaie, hulula un nouveau cri. Le loup, là-bas, lui répondit.



Caroline Solé

Joue avec moi

Ce que j'ai vu cette nuit-là, et ce que j'ai fait, je ne l'ai jamais raconté à personne. On m'aurait pris pour un fou. Je venais d'emménager avec mes parents dans une vaste maison perdue au milieu des bois, dans une région montagneuse. Le garde forestier n'y habitait plus depuis des années. La bâtisse en pierres, aux volets mauves écaillés, était en travaux depuis la fin du printemps pour être aménagée en gîte. Après les grandes vacances chez mes cousins, j'avais rejoint mes parents en septembre pour la rentrée scolaire. Les lieux étaient encore en chantier. Des pots de peinture étaient stockés dans l'entrée, des bâches poussiéreuses recouvraient la plupart des

pièces et j'avais écopé d'une chambre provisoire au grenier. Mes parents travaillaient constamment, ils voulaient à tout prix finir la rénovation avant Noël pour pouvoir accueillir les premiers vacanciers.

Le collège se trouvait dans la vallée. À cette altitude, les températures avaient soudainement chuté avec l'arrivée de l'automne. En classe, je m'asseyais au fond, près du radiateur, pour me réchauffer. C'était aussi un moyen d'échapper aux regards curieux de mes camarades, pas toujours bienveillants. Cela faisait seulement deux mois que j'avais intégré l'établissement. Les élèves me guettaient du coin de l'œil sans oser me parler. Ils réservaient cet accueil méfiant aux citadins qui débarquaient dans leur territoire isolé.

Aucune gare à proximité, pas de cinéma, de théâtre, de librairie. Mais la nature offrait d'autres spectacles éblouissants, et terrifiants.

Au réveil, une brume humide enveloppait les troncs. L'air frais et résineux me piquait les narines. En sortant de la maison, il fallait contourner des échafaudages pour parvenir au sentier cerné par des pins centenaires et des cyprès à l'écorce rougeâtre, puis je devais marcher pendant vingt minutes pour rejoindre la route bitumée où s'arrêtait le bus de ramassage scolaire. J'avais l'habitude de me débrouiller seul. Sauf qu'en ville, là où j'habitais auparavant, il y avait des lampadaires, des passants, des copains. Et pas de cris sauvages dans la forêt.

Pour échapper aux jugements et me donner une contenance, je fixais l'écran de mon téléphone dans le bus en prenant un air concentré. En réalité, il n'y avait pas grand-chose d'intéressant sur mes réseaux sociaux. À la récré, je me réfugiais dans la lecture. Je n'avais pas l'enthousiasme ni l'assurance des autres élèves qui bravaient sans peine le froid en se pourchassant dans la cour. Ils jouaient au « combat des bêtes ». Chaque clan s'appropriait les particularités d'un animal pour se défier : courir aussi vite que le renard, hurler avec les loups, planer comme un aigle.

À la fin des cours, je reprenais le bus en fixant toujours mon téléphone. L'écran lumineux et la route en lacets me provoquaient des nausées. Je retrouvais la façade de la maison en travaux striée par les ombres démesurées des arbres. La nuit tombait tôt, rapidement, et le temps m'échappait. Mélancolique, en proie à la solitude, je me projetais dans les futures vacances que je passerais en bord de mer, dans le Sud, avec les cousins.

À cause de la chauve-souris, et du grabuge qu'elle faisait sous le toit, j'avais été réveillé à plusieurs reprises durant la nuit. Je mettais un moment avant de me rendormir, n'ayant pas l'habitude d'entendre les mouvements ni les appels des animaux nocturnes.

Cette nuit-là, le hululement grave du hibou et le cri plus aigu de la chouette, « hou, hou », comme le

murmure d'un fantôme, m'avaient déjà tiré de mon sommeil quand j'entendis un bruit inhabituel sur le sentier. Je crus d'abord qu'une bête, un sanglier ou un loup, venait roder près de la maison. Puis un son strident me glaça le sang. Les pleurs de détresse d'un enfant se mêlaient à une plainte déchirante et répétitive. Je me précipitai à la fenêtre. La pleine lune éclairait les contours de la maison d'une lumière argentée, créant une atmosphère étrange : j'avais l'impression d'y voir clair au milieu de la nuit, je n'avais plus la notion du temps. Était-ce déjà l'aube ? Ou était-ce un rêve ? Un cauchemar plutôt, car l'enfant semblait terrifié.

Le garçon devait avoir six ou sept ans. Il portait un pyjama d'ourson beige, moelleux, avec une capuche décorée de petites oreilles blanches et rondes. Un coup de vent balaya la capuche vers l'arrière et elle se mit à ricocher sur la nuque de l'enfant à mesure qu'il courait. Il gardait dans le creux de ses paumes quelque chose de précieux, apparemment, car il prenait soin de ne pas le faire tomber. Il paraissait contenir avec difficulté cette forme remuante, comme si un petit animal tentait de s'échapper de ses mains. J'imaginai un oisillon tombé d'un nid ou un hamster domestique échappé de sa cage.

Je n'avais jamais vu cet enfant dans le bus ou au village, car l'école primaire se trouvait dans un bâtiment éloigné du collège, de l'autre côté de la

rivière. Il avait des cheveux bruns, épais et lisses, la peau pâle. J'avais presque le double de son âge, mais je tremblais comme un bébé.

J'hésitai à ouvrir la fenêtre. J'avais envie de l'aider mais j'avais aussi très peur, c'était vraiment perturbant : que faisait ce petit garçon tout seul au milieu de la nuit ? J'aurais dû réveiller mes parents, mais ils étaient si épuisés et stressés par le chantier, que je voulais leur épargner un nouveau problème à gérer. Et je désirais également avoir le fin mot de l'histoire, car les adultes me tenaient toujours à l'écart en cas d'événement inhabituel. C'était risqué, inquiétant et terriblement excitant de rester seul à épier le garçon. Je me suis imaginé toutes sortes de choses. L'enfant tentait peut-être d'échapper à un père violent, de sauver un chaton des crocs d'un chien enragé ou, plus extravagant encore, l'enfant ne parvenait plus à contenir ses pouvoirs maléfiques. Était-ce vraiment un être vivant qui faisait trembler ses mains ou un étrange sortilège qui le menaçait ? La sonorité métallique et répétitive me fit penser au signal d'un extraterrestre.

Le garçon s'approcha de la maison, obnubilé par le danger contenu entre ses paumes. Je pouvais voir les sanglots qui coulaient sur ses joues. Il se mit à supplier la force mystérieuse qu'il tenait dans ses mains et qui ne cessait de se débattre.

– Je t'en prie, ne meurs pas !

Un étrange cri lui répondit.

Le garçon se mit à cligner des yeux en détachant enfin son regard de ses mains et en observant les environs. Il semblait chercher quelque chose, mais quoi ? Il finit par apercevoir les arbustes fruitiers plantés le long du muret bordant le jardin et je crus un moment qu'il allait cueillir une pomme pour nourrir ce qui devait donc être un animal. Mais l'enfant s'est assis par terre en continuant à parler et à tenter de maîtriser la bête qui se contorsionnait de plus en plus violemment. Le garçon avait l'air d'être confronté à une catastrophe. Son regard sillonna encore les environs, paniqué, cherchant ce qui pourrait sauver la situation. Puis, d'un coup, les cris étranges cessèrent. Un air hébété emplit le regard de l'enfant. Il écarquilla les yeux de stupeur, puis de douleur.

C'était fini.

Plus rien ne bougeait entre ses mains.

Plus de sonorité stridente, juste le souffle glacé du vent.

Touché par l'émotion du garçon qui commençait à grelotter dans son pyjama d'ourson, sans réfléchir, je le rejoignis dehors. C'était plus fort que moi, je devais l'aider, découvrir ce qu'il cachait dans ses mains et qui le faisait tant souffrir. Le froid piquant me fit éternuer. L'enfant tourna alors précipitamment sa tête vers moi. Ses yeux baignés de larmes me suppliaient de venir à son secours. Il était vraiment sous le choc.

– Ça va aller, ne t'inquiète pas. Je vais t'aider, murmurai-je.

Mais que pouvais-je faire ?

L'enfant ne parlait pas. Les paumes jointes, il cherchait encore à protéger son précieux secret. Plus rien ne bougeait et je pensai que l'animal devait être mort. Doucement, je m'agenouillai près de l'enfant. Je ne voulais pas l'effrayer. Je n'avais plus tellement peur de lui, c'était lui qui semblait craindre ma réaction, désormais. Je lui parlais encore.

– Vas-y, fais voir.

L'enfant hésita, ferma ses yeux un instant, puis se décida à écarter lentement ses mains. Je discernai une forme de couleur rose, comme celle d'un cochon. Mais d'une taille bien plus petite, à peine plus large que deux pouces. Il n'y avait pas de poils. Pas de plume. Pas de peau. Ce n'était pas un animal qui avait hurlé et s'était débattu. En réalité, c'était un objet électronique, un petit écran entouré de plastique rose, qui avait bipé et vibré.

– Tago est mort, a simplement dit l'enfant.

J'ai regardé l'écran, il y avait écrit « Game over ».

Sur le moment, je n'ai pas compris de quoi il s'agissait. Ce n'est que plus tard, en effectuant des recherches, que je découvris le nom de cet objet : le Tamagotchi. Il avait été créé à la fin du siècle dernier

par une société japonaise. Son nom était une contraction des mots « œuf » (*tamago*) et « montre » (*watchi*, adapté de l'anglais *watch*). Cette « montre-œuf » contenait un animal de compagnie virtuel à l'apparence d'un extraterrestre dont il fallait s'occuper. Le garçon avait prénommé le sien « Tago ».

À tout moment de la journée et de la nuit, Tago pouvait se manifester. Il fallait le nourrir, le soigner s'il tombait malade, nettoyer ses crottes. Ce n'était pas tant un jeu qu'un fil à la patte : se rendre disponible 24 heures sur 24 pour un objet sans âme. Les statistiques indiquaient son poids, son niveau de discipline et de satiété, son humeur. S'il était triste, il fallait jouer avec lui. Un bip constant simulait le battement de cœur de Tago. Quand ce dernier était tombé malade, les bips avaient monté en intensité et son jeune propriétaire avait paniqué. Il avait appuyé sur toutes les touches, déréglant le volume et les paramètres. Le haut-parleur avait grésillé, puis déformé le son. L'enfant n'avait pas activé le mode « sommeil » et il avait été réveillé en pleine nuit par l'agonie de Tago. Désorienté, paniqué, il s'était précipité dehors en quête d'un médecin pour soigner son animal. L'enfant devait habiter l'une des maisons isolées sur le flanc de la montagne. Il n'avait trouvé personne sur le sentier ; à part moi.

Et j'arrivais trop tard. La partie était perdue.

J'avais imaginé toutes sortes d'histoires terrifiantes

pour expliquer le mystère contenu dans les mains de l'enfant et j'éprouvai un soulagement en réalisant qu'il s'agissait d'un simple jeu. Je me retins de rire, cependant, car la tristesse dans les yeux du garçon était bien réelle. Il avait perdu son compagnon. Il n'avait pas réussi à le sauver. L'enfant n'avait pas compris que c'était un animal virtuel, il pensait que Tago allait vraiment mourir s'il ne s'en occupait pas. Cela m'a attendri. J'ai voulu faire quelque chose pour lui. Je suis allé dans la grange, là où notre chienne avait mis bas le jour de la rentrée scolaire. Ils étaient six dans la portée. Mon père avait mis une annonce et plusieurs personnes étaient venues adopter un chiot. Mais il en restait un dernier, plus petit, beige et fripé. On aurait dit un ourson. Je le saisis avec précaution, il ouvrit à peine ses yeux endormis. Je déposai le chiot dans les mains de l'enfant en l'échangeant avec Tago. Le chiot ouvrit ses paupières tremblantes et fixa avec une tendresse reconnaissante l'enfant qui le caressait déjà, bouleversé. Le corps chaud de l'animal se soulevait doucement à chacune de ses respirations, son pelage soyeux et les petits coussins noirs sur ses pattes le rendaient irrésistible. D'un coup, le visage du garçon s'illumina. Il n'avait plus froid, il n'avait plus peur. L'animal le réchauffait et le rassurait.

Le garçon se releva et me remercia d'un sourire avant de reprendre la route, le chiot lové dans ses bras.

Le lendemain matin, mes parents pensèrent que le chiot s'était enfui. Je ne dis rien. Parfois, un simple événement nous bouleverse tellement qu'il est difficile d'en parler. La tristesse de ce garçon m'avait touché, il s'était accroché à un objet qui n'était pas vivant, ça l'avait rendu presque fou.

Mes parents m'auraient reproché d'avoir laissé un enfant repartir seul dans la nuit. C'était trop risqué, insensé. Mais j'avais confiance. Je savais que le chien le protégerait.

Puis mes parents auraient peut-être pensé que j'avais tout inventé et cela m'aurait blessé. Alors j'ai gardé le secret.

L'aube s'était levée et une brume bleutée flottait au pied des arbres. J'avais pris mon petit déjeuner, j'avais marché vingt minutes jusqu'à la route bitumée et j'étais monté dans le car en m'asseyant à ma place habituelle, dans le fond. Mais je n'avais pas ouvert mon téléphone. L'inscription « Game over » qui s'était affichée sur l'écran me trottait dans la tête. L'animal de compagnie virtuel était mort, mais la vie défilait encore à travers la fenêtre. Je brûlais de sortir du bus pour sentir l'air frais de la montagne. À la récréation, je me mis à imiter l'étrange glapissement du renard, une sorte d'aboiement angoissé, pour attirer l'attention. Tous les élèves tournèrent la tête vers moi.

– Tu veux faire la course ? me proposa un grand blond qui menait l'une des équipes.

On joua au « combat des bêtes » jusqu'à perdre haleine. Je rentrai à la maison les joues rosies, le cœur bondissant, prêt à revivre le lendemain, et tous les jours suivants, de nouvelles aventures au cœur de cette nature sauvage, où les animaux étaient rois.



Sébastien Joanniez

Un jour, il faut

Un jour, il faut se serrer les coudes, le temps s'en occupe.

En une seconde, Papa et Maman se rencontrent dans la rue que Papa traverse et que Maman remonte, au numéro 8, devant l'agence de voyages Oniva, signe du temps qui les encourage à se parler.

- Bonjour.
- Bonjour.
- Voilà.
- Eh oui.
- Bien bien bien.
- Exactement !

Leur première conversation n'est pas passionnante, mais leurs yeux se dévorent déjà comme des biches affamées. Ils ne cherchent pas un sens à leurs mots, juste à retenir le temps pour être ensemble encore et encore.

Leurs mains suivent doucement leurs yeux et se trouvent de plus en plus, de mieux en mieux. Elles ne réfléchissent pas plus loin qu'un geste d'amour, animal, qui les atteint directement au cœur et le fait battre. Alors Papa et Maman se revoient le lendemain, le lendemain, le lendemain, tous leurs lendemains chantent à présent.

Un peu plus tard, ils habitent ensemble et le Premier naît. C'est un garçon du printemps qui fait naître aussi des fleurs, et des cernes, des photos, des sourires, des idées, des souvenirs, des habitudes, des surprises. Sur le frigo il y a une photo de Papa qui marche avec le Premier sur ses épaules qui tient la main de Maman. Ils semblent reliés par les mains et les branches, le chemin est bordé d'arbres et de voitures. À leurs pieds, le chien lève deux pattes figées dans un mouvement.

Puis la Deuxième naît en plein été, fille du parasol et de la rivière, elle grandit plus vite que la lumière. Tellement vite que Papa et Maman sont dépassés, débordés, ils courent et vont du Premier à la Deuxième, reviennent de la Deuxième au Premier, en travaillant et dormant dans la cuisine, rêvant d'une autre chambre.

- Il faut se serrer.
- Toi contre moi.
- En attendant mieux.

– On peut continuer comme ça, mais un jour il faudra bien penser à changer.

– En attendant, bonne nuit.

– Je vais dessiner des plans cette nuit.

– Ne fais pas de bruit si tu casses un mur.

– Ne t’inquiète pas, je ne fais que rêver.

– Bonne nuit, mon amour.

Sur le frigo, il y a une photo du Premier avec la Deuxième dans les bras, entre Papa et Maman qui les arrosent de sable et de coquillages. On dirait que l’océan s’est arrêté derrière eux et patiente jusqu’à la fin de la photo pour s’élancer et les pousser dans un grand bazar de rires.

Puis, soudain, la Troisième naît. C’est une surprise d’automne ! Arrivée au bon moment mais trop tôt, ou trop tard, enfin il faut s’organiser ! Alors la Troisième s’assoit au milieu de la famille, croise les bras, prend un air de méditation, une note tenue en équilibre entre les gencives. Elle respire en lévitation, comme la brume tombe, aussi lente et tranquille que résolue.

Papa et Maman sont heureux, fatigués, ils préviennent le Premier et la Deuxième.

– On va s’en aller tous les cinq ailleurs vivre.

– Moi aussi ?

– Moi aussi ?

– Tous les cinq, oui.

– Avec elle ?

– Oui.

- Elle est toute petite.
- Ce sera plus grand ?
- Avec une chambre ?
- Et le chat ?
- Oui.
- Et le chien ?
- Oui.
- On sera sept alors. Cinq plus deux, ça fait sept !

Sur la photo du frigo, la famille serrée dans le canapé, entrecroisement de bras et de jambes, de visages et de regards, fait un être mi-animal mi-humain. Même le chien et le chat ressemblent aux enfants qui ressemblent aux parents.

Un jour, il faut mourir, le chien s'en occupe.

Maman et les enfants entourent l'animal qui tremble sur le tapis du salon.

Le Premier pleure, la Deuxième se ronge un ongle, la Troisième tient la patte du chien en fredonnant une chanson où il est question d'arc-en-ciel. C'est à la fois très doux et très triste.

Le Premier pleure, mais en même temps il espère que le chien meure, pour voir.

La Deuxième se ronge un ongle d'angoisse.

La Troisième pense que le chien meurt à cause du coup de pied qu'elle lui a mis sans faire exprès cet après-midi.

La montre de la Deuxième cliquette dans le silence.

Le frigo gémit comme si un glaçon était coincé dans le système.

Maman presse la main du Premier en lui disant que le chien sera mieux après, pendant que Papa sort de la cuisine et s'accroupit avec les autres.

Dans un coin, le chat semble endormi, mais son œil gauche entrouvert lorgne les croquettes abandonnées du chien.

Papa essuie une larme sur la joue du Premier.

– C'est long la mort ?

– Ça dépend.

– Et le chien, il va mourir quand ?

– Cette nuit peut-être.

– Tu pourras me réveiller s'il est mort ?

– Oui, je te réveillerai.

– Moi aussi ?

– Oui, je réveillerai tout le monde.

Le lustre du salon crépite et baisse, comme si l'électricité s'éteignait aussi. Les rayons du soleil passent aux immeubles couchants. Un instant, la nuit est là. Les arêtes des armoires perdent leur relief. Le salon est un à-plat noir qui tranche dans le vide une tête de chien. Mais le lustre se réveille, la lumière revient frapper la nuque et les visages de la famille soudée au tapis. Encore une fois, la Troisième chante la chanson de l'arc-en-ciel, Maman l'embrasse avant de filer en cuisine où les lasagnes gratinent.

Un bruit d'assiettes vient de la cuisine.

– On va manger ?

Mais personne ne bouge. Les yeux plantés dans la silhouette du chien cherchent une réponse à toutes les questions.

– On ne peut pas le laisser, il va mourir.

– Mais c'est l'heure de manger. Vous ne sentez pas les lasagnes ? Ça va refroidir si on ne les mange pas maintenant.

– Oui mais le chien ?

– Il va rester ici de toute façon.

Les lasagnes arrivent sur la table, avec un parfum de tomates si délicieux qu'ils oublient le chien, s'assoient et mangent.

Plus tard, vers minuit, la maison dort dans toutes les chambres.

Le lave-vaisselle ronronne à la cuisine.

Le chien meurt sur le tapis rouge du salon.

Un jour, il faut enterrer le chien, tout le monde s'en occupe.

Le Premier creuse lentement avec une petite pelle de survie, Papa lui montre comment.

La Troisième cueille des pâquerettes et les dispose dans un verre à moutarde Pokémon.

La Deuxième scotche deux bâtons de bois ensemble pour fabriquer une croix.

Maman emballe le chien dans le tapis rouge du salon et l'amène dans le trou dehors.

Papa dit quelques mots sur la vie du chien, son arrivée à la maison, sa vie, sa mort.

La terre recouvre soudain le tapis rouge.

Le chien a disparu.

Maman pose les fleurs sur la tombe et la Deuxième plante la croix qui fait un X à côté de la balançoire.

Un petit vent froid tourbillonne dans le jardin, soulève les branches des arbres, agite les feuilles, se faufile sous les manches de Maman et de la Troisième qui frissonnent.

Le Premier pleure tout doucement. Papa le serre dans ses bras. Ils reniflent ensemble jusqu'au deuxième coup de vent froid.

– On rentre.

– Il va me manquer.

– J'ai froid.

– Moi aussi.

– Je peux rester un peu ?

Maman, Papa, la Deuxième et le Premier marchent vers la maison, pendant que la Troisième enfouit une dernière croquette au pied du X.

Un jour, il faut essayer d'oublier, la Deuxième s'en occupe.

Mais passer la première nuit sans le chien, c'est avec Papa. Elle le réveille au moment où son sommeil soupire.

– La nuit, c'est bizarre. Il y a des choses. Des bruits

de la nuit. Des animaux sous le lit. Ça fait peur, la nuit, Papa. Mais ça fait peur vraiment. Moi je tremble comme ça.

– La nuit quand tu...

– Les chauves-souris, elles ont des ailes avec des épines ?

– Non. Elles ont des toutes petites ailes qui...

– Et les serpents, ça peut venir sous le lit ?

– Les serp...

– Parce que moi je sais pas.

– Normalement non les serpen...

– Tu vois on sait pas ! On sait rien, Papa ! On a peur c'est tout !

– Oui...

– Le jour, ça tombe ?

– Non le jour il se lève...

– Comment elle tombe, la nuit ?

– Il faut dormir maintena...

– Je peux pas.

– Tu fermes les yeux et tu...

– Mais je peux pas ! Si je ferme les yeux, comment je vois la nuit ?

– S'il te pl...

La Deuxième se penche vers Papa et le serre très fort.

– Papa.

– Oui...

– J'ai vu le chien.

– Où ça... ?

– Ici.

– Où... ?

– Sur la fenêtre. Il a des ailes comme les chauves-souris.

– C'est bizar...

– Tu vois. Et sa queue, on dirait un serpent...
Ça fait trop peur.

– Ça n'existe pa...

– Mes yeux, ils sont sûrs, ils ont vu. Je peux dormir avec toi ?

– Tu vas réveiller Mam...

– S'il te plaît.

– Non...

La Deuxième pose sa tête sur l'oreiller contre la tête de Papa.

– Maintenant je ferme les yeux, Papa, et on dort.

Un jour, il faut remplacer le chien, Maman s'en occupe.

Elle conduit la voiture avec les enfants sur la banquette arrière qui discutent.

– Je veux le même qu'avant. Ou un autre plus grand.

– Moi je veux le même que Mamie.

– On pourra en prendre trois ?

En garant la voiture devant le Foyer des Sans-Laisse, les chiens aboient déjà. Ils se jettent sur les grilles des cages, gémissent, se battent en renversant

les gamelles. Les enfants ont peur de sortir de la voiture, Maman doit leur expliquer que les cages sont fermées pour qu'ils osent longer le bâtiment et atteindre le bureau d'accueil.

– Bonjour ! Bienvenue !

– Bonjour.

– On veut un nouveau chien.

– Un grand.

– Ou trois.

– Nous en avons plein : des grands, des petits, de toutes les couleurs ! Allez voir !

Maman ouvre la porte du couloir. De chaque côté, des cages s'alignent et les chiens dans les cages appellent les enfants qui s'approchent à petits pas. C'est surtout le bruit qui blesse les oreilles. Et l'air triste des chiens qui fend les cœurs.

Le Premier repère un berger allemand, la Deuxième un caniche, la Troisième trois chiots.

Maman observe chacun des chiens et leur trouve un défaut. Le berger allemand est trop gros et ne rentrera pas dans la voiture. Le caniche a le dos pelé, sûrement une maladie. Les chiots sont squelettiques et ne passeront pas l'hiver.

Tout le monde retourne à l'accueil.

– Vous avez trouvé votre bonheur ?

– Non.

– Vous le trouverez demain ! Nous récupérons des nouveaux tous les jours !

– Merci, au revoir.

Dans le rétroviseur, les enfants boude. Maman cherche une idée et la trouve soudain.

- On fait un tour à l'animalerie ?!
- Ils ont des chiens ?
- Peut-être.
- C'est quoi l'animalerie ?

Dans l'animalerie s'impatientent des souris, des lapins, des poissons, des canaris, mais pas un chien. Maman est déçue. Les enfants s'agitent devant les cages.

- Regarde !
- Trop mignon !
- J'en veux !
- Olalalalala !
- J'adore !
- Maman !
- Celui-là ?!
- S'il te plaît !
- Maman !
- À la place du chien !
- S'il te plaît !
- Moi je veux elle !
- Maaaaaan !

À la sortie de l'animalerie, chaque enfant porte un sachet plastique avec de l'eau et un poisson rouge.

- Attention dans les virages !

À la maison, les poissons nagent dans un saladier pendant que Papa est parti acheter un aquarium.

- C'est le mien !
- Non c'est le mien !
- Comment on les reconnaît ?
- On n'a qu'à les tatouer !
- Faut des feutres !

Assis sur une chaise, le chat fixe le saladier.

Un jour, il faut se rendre à l'évidence, Papa s'en occupe.

Un poisson flotte sur le ventre. Un autre semble devenu fou : il zigzague dans tous les sens et se cogne aux parois de l'aquarium. Le troisième poisson a complètement disparu sans laisser une écaille. Papa hésite. Les enfants ne sont pas levés. Un poisson rouge ressemble à tous les poissons rouges. Il pourrait courir à l'animalerie et racheter des poissons, les placer dans l'aquarium, comme si rien ne s'était passé. Mais Papa préfère affronter la réalité et prendre son petit déjeuner en suivant les diagonales frénétiques du poisson survivant.

Un à un, les enfants se lèvent, se plantent devant l'aquarium en bâillant, puis hurlant, puis pleurant.

- C'est horrible !
- Il a quoi ? C'est la mort ?
- Némou !
- Mon poisson !
- Il est où Kiki ?
- Pourquoi il fait ça, tourner comme ça ?

Maman rejoint l'aquarium en pyjama et console les enfants en leur promettant un nouveau poisson. Papa pêche celui qui flotte, marmonne un au revoir et le jette à la poubelle, déclenchant des cris et des pleurs redoublés. Le Premier déclare qu'il n'a pas faim et n'ira pas à l'école, imité immédiatement par ses sœurs en sanglots.

– On va à l'animalerie !

– À l'animalerie !

– Je veux aller à l'animalerie !

Maman glisse un torchon sur l'aquarium.

– De toute façon, les poissons rouges ne vivent pas longtemps... On ira à l'animalerie ce soir.

Quelques heures plus tard, les enfants sortent de l'animalerie, tout sourires et les mains chargées. Le Premier porte une souris blanche, la Deuxième un hamster, la Troisième un lapin nain. Papa tient une grande cage avec un distributeur d'eau et une roue, et Maman des sacs d'alimentation adaptée aux rongeurs.

– C'est le plus beau jour de ma vie !

– Moi aussi !

– Moi aussi !

Un jour, il faut apprendre à faire attention, la Troisième s'en occupe.

Devant la cage, elle regarde tourner en rond la souris, le hamster et le lapin. Leurs museaux

l'amusement, leurs petites dents, leurs petites pattes avec des petites griffes. Elle ne peut pas s'empêcher d'ouvrir la cage de temps en temps pour caresser son lapin, et les autres aussi. Mais son lapin la mord parfois. La souris essaye de s'échapper. Le hamster se cache derrière la roue. Alors elle pleure et s'énerve. Maman la console.

– Attends un peu. Qu'il s'habitue. Il ne te connaît pas, ni la maison, l'odeur, les bruits. Il faut prendre le temps. Regarde.

Le lapin renifle le hamster.

– Eux aussi, ils se rencontrent.

Le hamster s'éloigne et urine dans la sciure. Le lapin le suit et urine au même endroit. La souris s'approche, renifle et urine par-dessus la trace des deux autres.

– Ils font pipi, ça pue.

– On changera la litière. Tu vois, ils commencent à s'entendre.

La souris tourne dans la roue avec le hamster.

– Ils jouent.

– Oui.

Soudain, les deux s'éjectent de la roue et roulent dans la sciure, toutes dents et griffes dehors. La Troisième se précipite sur la cage.

– Arrêtez ! Maman, regarde, ils se battent !

– On ouvre ?!

– Non, il faut les laisser. Ils vont s'habituer.

– C'est le hamster, le méchant.

– Je ne sais pas.

– La souris, elle est gentille.

Les deux animaux se séparent, chacun d'un côté de la cage, lèchent leurs pattes sans quitter l'autre des yeux. Entre eux, le lapin mange tranquillement du foin en expulsant quelques crottes noires.

– Beurk.

– C'est naturel.

– Mon lapin, c'est une fille.

– Oui, une femelle, normalement.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas, c'est comme ça, elle est née femelle. Du moins, on pense, c'est peut-être un mâle...

– Non, c'est une fille.

– On verra. Elle est encore trop petite pour savoir.

– Moi je sais.

Le lapin s'allonge sur le dos dans la sciure, s'étire, le ventre rose et les pattes en l'air, et bâille.

– Elle est trop jolie.

– Oui.

Le hamster fonce tout à coup sur le lapin et le chasse à coups de tête.

– Tu vois, il est méchant.

Un jour, il faut prendre une décision, le Premier s'en occupe.

Ce matin, il sort la souris de la cage et l'emmène à l'école. Dissimulée dans son sac, personne ne la remarque, ni Papa ni Maman ni la maîtresse. Le

Premier attend la récréation, il vérifie régulièrement que son sac est bien fermé par terre à côté de son bureau. Il écoute d'une oreille la géographie de l'Amérique. Le temps est interminable, l'Amérique immense.

Quand la sonnerie retentit, il prend son sac, arrive le premier dans la cour. Là, il ouvre le sac, saisit la souris effrayée qui tord son cou et sa queue pour s'enfuir. Mais le Premier serre fort et brandit la souris devant les autres. Tout le monde est impressionné. Tout le monde veut toucher la souris. Le Premier est vite entouré de tous les enfants agglutinés qui se poussent et qui crient.

La maîtresse arrive, elle aperçoit la souris, se fraie un chemin jusqu'au Premier.

- Qu'est-ce que tu fais ?
- C'est ma souris.
- Elle n'a rien à faire ici. Viens.

La maîtresse trouve une cage au-dessus d'une armoire et le Premier met la souris dedans. Tout de suite, la souris renifle partout dans la cage. La maîtresse emporte la cage dans une salle vide.

- Elle restera là jusqu'à ce soir. Ensuite tu la rapporteras chez toi.

Pendant toute la journée, le Premier entend la souris courir dans la cage. Il se demande si elle a faim ou soif. Quand la sonnerie de midi retentit, il rejoint la souris qui le fixe, le museau dressé, les

moustaches qui vibrent. On dirait qu'elle est en colère. Le Premier file manger à la cantine et revient avec du pain qu'il donne à la souris. Mais l'animal ne veut pas du pain. Alors le Premier retourne à la cantine et revient avec un verre d'eau. Mais la souris ne boit pas dans le verre. La sonnerie retentit, le Premier retourne dans la classe. L'après-midi se traîne dans les mathématiques.

À la sonnerie de la récréation, la maîtresse annonce aux élèves qu'on va voir la souris.

Devant la cage, le Premier se sent fier, il explique que c'est sa souris et qu'elle s'appelle Rififi.

- Drôle de nom !
- Comme dans le film ?
- Elle est dangereuse ?
- Quel film ?
- C'est une fille ?
- Il est tout blanc sauf les yeux rouges.
- Une souris c'est une souris, sinon c'est un rat !
- Maîtresse, on peut la toucher ?

La maîtresse secoue la tête et envoie tout le monde dans la cour. Là, le Premier répond à toutes les questions comme un spécialiste : la méthode pour nourrir une souris, les différentes manières de l'élever, le meilleur foin, les légumes interdits. Il explique que sa souris sait dire « Je m'appelle Souris », mais les autres soupirent et s'éloignent en l'accusant de mentir. Vexé, le Premier tape du pied.

– C'est vrai ! Elle sait même chanter *Joyeux Anniversaire* !

À la fin de la journée, Papa discute avec la maîtresse pendant que le Premier va chercher la souris. Mais à peine extraite de la cage, l'animal bondit et se faufile derrière une armoire. Le Premier essaye de l'attraper, impossible. Il l'attire avec le pain, avec l'eau, il glisse un bâton, trop court pour l'atteindre, l'appelle, la supplie. Mais la souris reste terrée.

Papa arrive dans la salle et voit le Premier qui pleure couché devant l'armoire. Il se couche aussi et avise la souris tapie dans un coin.

– C'est malin. Sors de là ! Dépêche-toi !

Et la souris obéit, elle sort, en trombe elle traverse la salle, s'enfuit par le couloir dans la cour, disparaît.

Un jour, il faut afficher sa différence, le chat s'en occupe.

Il est accroupi devant la cage et suit d'un œil l'évolution des rongeurs. Il n'y a plus vraiment d'activité : le hamster est couché sur le flanc, le lapin ne bouge plus ni ne respire. C'est le calme après la tempête de sciure, de couinements. Le calme, enfin. Le chat soupire et ferme les yeux, puis les ouvre quand la porte d'entrée claque brusquement et que des pas résonnent dans le hall.

Quelqu'un est à la cuisine, fouille dans les

placards, remue des sachets de quelque chose, c'est l'heure des croquettes peut-être... Le chat s'étire et se dirige vers la cuisine. Mais une odeur nouvelle l'attire d'abord dans le salon. Par terre un carton remue, l'odeur vient de là. Le chat pose ses pattes sur le haut du carton et regarde dedans : c'est un chaton gris, minuscule, qui sent la peur et gémit.

Dans le couloir, quelqu'un passe. À l'odeur, il s'agit de Maman, le chat reconnaît aussi sa démarche sur le carrelage.

Et puis un cri déchire le silence.

– Oh non ! C'est pas vrai !

D'autres pas rebondissent dans le couloir, plus légers que ceux de Maman. C'est l'odeur de la Deuxième.

– Maman, qu'est-ce qu'il y a ? Maman ! Oooohhhh !

Un autre cri transperce les tympans du chat qui observe le chaton tétanisé.

Des pas courent dans le couloir, Maman et la Deuxième en urgence, le hamster et le lapin inertes, des pleurs et des voix étouffées au milieu des questions et des hypothèses.

– Ils se sont battus.

– C'est le hamster !

– Tous les deux dans la même cage, j'avais dit à ton père que c'était impossible, à l'animalerie ils nous avaient prévenus.

– Il est mort ?

– ...

- Les deux ils sont morts, Maman ?
- ...
- On fait quoi maintenant ?
- ...
- Maman ?
- Je ne sais pas.

La porte d'entrée claque, l'odeur de Papa et de la Troisième flottent jusqu'au chat qui rejoint la cuisine où tout le monde fixe la cage posée sur la table. Silence. La gamelle de croquettes est vide, le chat miaule, personne n'y prête attention. Silence. Au salon, le chaton miaule aussi. Papa enfouit les rongeurs dans un sac-poubelle, les enfants pleurent, le chat miaule, Maman remplit la gamelle de croquettes.

La Deuxième sort de la cuisine et revient avec le chaton qu'elle dépose à côté du chat devant les croquettes. Le chaton commence à grignoter mais il est vite chassé par le chat qui renverse la gamelle en défendant son repas. Les croquettes roulent un peu partout dans la cuisine.

Papa et Maman contemplant le bazar des enfants en larmes, du sac-poubelle, de la cage pleine de sang et de sciure, des croquettes, des chats en guerre.

- J'en ai marre.
- Moi aussi.
- On n'y comprend rien.
- Non.

– On n'est pas des souris, pas des chats, pas des lapins.

– Pas des hamsters ni des chiens.

– Pourquoi on les collectionne ?

La Troisième sèche ses larmes et ramasse les croquettes une à une, bientôt aidée par le Premier et la Deuxième.

– Parce que c'est gentil.

– Parce que c'est joli.

– Il faut s'occuper, Papa.

– Mais on a plein de choses à s'occuper !

– C'est pas des choses, c'est des vivants.

– Des vivants qu'on achète.

– Qu'on s'occupe mal.

– J'ai envie de pleurer.

– Moi j'ai envie de serrer mon chat.

La Deuxième prend le chat dans ses bras en murmurant.

– Je vais bien m'occuper de toi.

– Et le chaton, on le donne à la voisine ? Elle le voulait.

– Oui.

– D'accord.

– Si elle s'occupe bien, OK.

Le Premier va chercher le chaton qui miaule.

– N'aie pas peur, je t'emmène où tu seras mieux.



Florence Hinckel

Mes ours

J'en ai trois.

Une famille entière. Le papa, la maman, l'oursonne. Enfin, quand je dis « je », c'est « nous ». *Ma* famille entière. Papa, Maman, moi.

Moi, c'est Camélia, et j'habite dans un refuge animalier des montagnes pyrénéennes. Le parc *Les heures d'ours* permet la préservation d'espèces sauvages et domestiques. Marmottes, isards, daims, mouflons, bouquetins, cerfs, sangliers, ânes, furets, chèvres, cochons ou chats font partie de nos pensionnaires. Ils vivent dans de grands espaces naturels où ils ont tout ce qu'il leur faut : abris, arbres, nourriture. Tant qu'ils ont besoin d'aide et de soins, ils restent avec nous. Puis on les libère.

Quand je dis qu'on a des ours, c'est faux, en vrai. Ils ne nous appartiennent pas. Ils ne sont là que pour permettre de relancer la population d'ours bruns qui menaçait de s'éteindre par ici. Poivre et Cannelle viennent de Slovaquie. Mais Safran est née ici, il y a trois ans. La famille va rester avec nous jusqu'à ce que l'oursonne soit adulte, vers l'âge de dix ans.

En attendant, je la considère comme ma petite sœur.

Je l'adore. On joue ensemble, on se fait des câlins, des léchouillis, je fais même ma sieste avec elle l'été, sous l'ombre d'un hêtre, contre sa fourrure toute douce.

– Les animaux valent parfois mieux que les humains, souffle ma mère.

– Mais les humains sont capables de si belles choses, rétorque mon père.

Lui est artiste-peintre et illustrateur pour de grands magazines partout dans le monde. Il se pâme davantage devant les chefs-d'œuvre de l'histoire des arts que devant ceux que nous offre la nature. Ce n'est donc pas lui qui a eu l'idée de ce parc animalier. C'est ma mère. Papa l'a soutenue, mais elle en est l'âme et le cœur, et elle dirige son équipe avec poigne et bienveillance.

Au sein de cette équipe, une employée s'occupe de gérer les visites et les ateliers pédagogiques. Elle vit dans le village d'à côté, avec son fils Sohan, qui a mon âge, douze ans.

Si Safran est ma petite sœur, je considère Sohan comme mon frère. On est dans la même classe et c'est mon meilleur ami depuis qu'on est tout petits.

Tout va donc pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Et j'aimerais que ça dure ainsi toute la vie !

Après le collège, Sohan me fait la bise, puis il disparaît dans les ruelles du village. Moi, je continue vers le parc animalier, mains dans les poches de ma veste en toile. Il fait doux en ce mois d'avril. J'ai hâte de retrouver Safran et de me lover contre sa fourrure toute douce... quand je découvre dans ma poche un bout de papier qui n'y était pas le matin, j'en suis sûre. Il est plié en douze. Et il y est inscrit ceci :

Est-ce que tu veux sortir avec moi ?

Oui – Non

(Entoure la bonne réponse.)

S.

Je stoppe mes pas, interdite. Choquée. Un peu furieuse.

– Nononononon...

Je m'entends répéter « non » quand je reprends mon avancée vers chez moi. J'égrène et sème les « non » comme des petits cailloux qui me permettraient de retrouver le chemin vers la Camélia d'avant le papier

déplié, quand tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Mais qu'est-ce qui lui prend, à Sohan ? On n'était pas bien, comme ça, en meilleurs amis de l'univers entier ? Pourquoi changer le sens de notre relation qui roule comme une jolie pierre polie depuis des lustres ? Pourquoi changer tout court ?

Ça me donne envie de pleurer.

Je pleure un peu, d'ailleurs, je crois.

– Qu'est-ce que tu as, ma puce ?

Ma mère voit tout, c'est ma malédiction. Dès que je rentre à la maison, elle cesse de donner le biberon à Mélisse, un chevreau tout mignon, et scrute mes yeux rougis.

– Rien. Tout va bien. Je ne sais pas pourquoi je...

– Tu as une petite mine, remarque mon père, qui fait sortir l'animal sur la terrasse.

– C'est vrai que tu es pâle, renchérit ma mère.

Et voilà que je me mets à éclater en sanglots, ce qui est parfaitement stupide. Après tout, ça va, il n'y a pas mort de petite fille. Il me suffit d'entourer « non » et tout rentrera dans l'ordre.

Mes parents me câlinent, passablement inquiets. Ils me bombardent de questions. Aurais-je été harcelée, insultée, rabaissée, punie ? Aurais-je mal à la tête, à la gorge, à la tête ?

– J'ai comme un brouillard dans la tête, oui.

– Et tu te sens un peu plus fatiguée que d'habitude ?

– Oui. Depuis hier.

– Est-ce que tu n’aurais pas un chouïa le ventre qui tire, aussi ?

– Oui, oui, c’est exactement ça.

– Légèrement mal dans les reins ?

– Mais comment tu le sais ?

– Oh oh, fait ma mère.

– Quoi, *oh oh* ? fait mon père.

– Eh bien, *oh oh*, tu sais.

– Non, je ne sais pas.

Oh oh ?

Je vois subitement très bien ce que soupçonne ma mère. Elle m’en parle régulièrement depuis que j’ai dix ans. Je suis la fille la mieux informée de la planète. Je quitte mes parents pour aller aux toilettes, prétextant une envie de faire pipi.

« OH OH ! » crie le fond de ma culotte.

Inutile d’y aller par quatre chemins : j’ai mes premières règles.

Ma mère, à mon âge, ne pouvait pas le dire sans être mal vue. Je ne comprends pas pourquoi. Elle devait utiliser des noms de code. Elle parlait de « ragnagnas » ou de « semaine ketchup », ou encore « avoir ses lunes », parce qu’on pensait que les cycles menstruels étaient en lien avec les cycles lunaires.

– C’est faux, m’a-t-elle appris. Mais on préférerait utiliser n’importe quels mots plutôt que les vrais,

pour désigner ce qui touchait à l'intimité des femmes. Comme s'il fallait en avoir honte ! Heureusement qu'on a évolué sur ce point.

C'était d'autant plus idiot que tout le monde savait bien de quoi il s'agissait, alors pourquoi ne pas le dire ?

J'ai mes règles.

Cela s'appelle ainsi parce que ça va arriver de manière régulière. On peut parler aussi de « menstruations », un mot construit à partir du latin : « *mensis* » veut dire « mois ». La régularité en question, ce sera chaque mois. Quand je vous disais que ma mère m'avait absolument tout expliqué !

Il n'empêche. J'avais beau savoir que ça allait m'arriver un de ces jours, je suis prise au dépourvu. Ça me désespère presque autant que le mot plié en douze. Et puis quand ma mère m'a montré tout le bazar avec les serviettes périodiques, j'ai eu envie de hurler : « Mais pourquoi est-ce si peu pratique ???? » J'avais juste envie de vivre comme avant sans me préoccuper de rien, moi.

Mais bon, ça m'a passé rapidement, après que ma mère m'a tendu une culotte de règles.

– Ça, c'est beaucoup plus ingénieux. Tu la mets, puis tu l'enlèves et tu en changes, comme tes culottes ordinaires. Il existe même des maillots de bain menstruels. Tu pourras continuer à te baigner sans souci.

– Pourquoi tu m'as montré ces espèces de couches, là, alors ?

– Je ne sais pas trop. Par habitude, je crois. J'ai utilisé ça pendant tellement d'années, moi.

– Oh, ma pauvre !

J'ai réconforté ma mère pour tout ce qu'elle a subi par manque de culot technologique et de culottes avancées. Je me sentais beaucoup mieux, après ça, parce que très chanceuse par rapport à elle.

Ces fichues règles n'allaient donc absolument rien changer à mon quotidien, ouf.

Sauf que je me sens différente, tout de même.

En dehors de la petite fatigue physique semblable à celle d'un léger rhume, je suis plus sensible à tout.

C'est comme si mes sens étaient décuplés. J'entends mieux le vent dans les arbres. Je perçois davantage l'odeur des fleurs. Je comprends mieux ce que ressentent les gens qui m'entourent, ainsi que les animaux. Je suis connectée à toute une partie du monde qui m'était invisible auparavant. Mon bouleversement intérieur est permanent, tellement ce sont de nouveautés d'un coup.

– Cette période dans la vie des femmes est pleine de préjugés, commente ma mère. On aime faire croire qu'elles sont plus énervées, voire carrément irascibles.

– C'est vrai que je suis plus énervée. Mais dans le bon sens. Je veux dire que mes nerfs sont comme à vif, sans protection du tout. Du coup, tout me fait réagir plus fort. Les bonnes choses, comme les mauvaises.

– C'est ça. On peut aimer ou détester davantage, pendant ces périodes. Le filtre entre soi et ses émotions est plus fin. Si certaines femmes sont plus énervées en cette période, c'est sans doute parce qu'on leur fait subir des trucs énervants !

– Donc, le problème, ce n'est pas elles. Ce sont les autres, pas vrai ?

– On peut dire ça, répond ma mère en riant.

Elle m'embrasse.

– Je suis fière que tu saches si bien parler de tes sensations.

Le soir, je vais voir mes ours. Poivre et Cannelle m'accueillent avec un grognement amical, puis je joue avec Safran. Cette oursonne est tellement adorable ! J'aime passer mes doigts dans ses poils couleur d'écorce. Elle me lèche le visage puis plante son profond regard brun dans le mien. Longtemps. C'est rare qu'un animal attrape comme ça un regard humain. D'habitude, il détourne rapidement les yeux, comme s'il avait peur de voir les tréfonds de notre âme.

– Tu essaies de me dire quelque chose, Safran ?

Elle pose une patte sur ma main, me regarde encore longtemps, puis retourne gambader.

Derrière elle, la Lune est déjà apparente dans la nuit tombante.

Elle est aussi ronde qu'un ballon.

Le lendemain, je me sens mieux. Beaucoup mieux ! Plus en forme que jamais. Connectée au

monde entier. J'ai même conscience de la Terre qui tourne. Qui a dit qu'avoir ses règles nous diminuait ? C'est tout le contraire. En tout cas en ce deuxième jour.

Je bondis sur mes pieds, mais la sensation est étrange. Le sol paraît plus bas.

Mais qu'est-ce que ?..

Mes mains... Mes pieds...

Des pattes !

Je suis à quatre pattes, sur de véritables pattes !

Je cours devant le miroir. Un grognement provient de mes entrailles. Il me faut faire un effort pour retrouver l'usage des mots. Quand j'y parviens, le cri fuse en cinq mots d'une clarté terrifiante.

– MAMAN, JE SUIS UNE OURSE !

– Allons, allons, ma petite Camélia. Ce n'est rien, je suis certaine que tout redeviendra normal dans quelques jours.

Ma mère tente de me rassurer en me caressant comme je caresse Safran d'habitude.

– Au moins, je n'ai pas perdu la parole. Ce serait terrible de ne pas pouvoir m'exprimer.

Mon père est beaucoup moins calme que nous. Il fait les cent pas, totalement paniqué.

– Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Où est notre mignonne petite fille ?

– Je suis là, Papa.

Heureusement que je peux parler, sinon il m'aurait chassée sans ménagement, persuadé que j'avais avalé sa fille chérie.

– Mais Camélia, ce n'est pas possible. Cela n'arrive JAMAIS, ce genre de choses. Personne ne se transforme JAMAIS en animal !

– Mon chéri, on ne sait pas, réplique ma mère. Peut-être que des pans entiers de la réalité nous sont cachés. Qui sait si...

– Qu'est-ce qu'on va faire ? Comment expliquer ça au collègue ? Aux voisins ? À l'équipe du parc ?

– Pour le collègue, on est tranquilles pour plusieurs jours, les vacances de printemps ont démarré hier soir. Il trépigne de plus belle.

– Je sais ! Camélia, tu vas te mêler à nos ours. On dira qu'on t'a fait venir de Slovénie, toi aussi, comme Poivre et Cannelle. Pour tenir compagnie à Safran.

– Tu veux que je dorme dehors avec les ours ?

– Tu peux dormir ici, et passer du temps avec nous le soir comme d'habitude, mais il faudra te lever tôt pour qu'on t'aide à entrer dans leur enclos. Et tu rejoindras la maison en cachette. Cela te permettra de ne pas rester enfermée toute la journée.

– Mais pendant combien de temps ?

– Je ne sais pas, ma chérie, je ne sais pas. Le temps qu'il faudra. En espérant que tu redeviennes rapidement la petite fille que tu étais !

– Moi aussi, j'ai envie de redevenir la petite fille que j'étais.

– Et avec un peu de chance, ajoute ma mère, tu seras redevenue toi-même avant la rentrée.

– J'espère, Mamounette.

C'est drôle. Je comprends le tragique de ma situation, mais je me sens dans une telle forme que je n'arrive pas à m'apitoyer sur mon sort. Si bien que mes deux dernières phrases ne sont pas si sincères que ça. Je ressens même une forme de joie.

– Ma petite fille... marmonne en revanche mon père, désespéré.

Ma nouvelle vie commence donc dès ce deuxième jour de mes règles... que je n'ai plus, puisque les ours n'en ont pas. Alors ça, c'est un super-aspect des choses ! Autant en voir le bon côté.

– Eh oui, a commenté ma mère après avoir cherché sur internet, les menstruations sont le propre des humaines, de quelques autres primates, certaines chauve-souris, la musaraigne-éléphant ainsi que la souris épineuse. C'est tout ! Les espèces animales concernées par les règles sont assez rares, finalement.

Au début, je fais comme a dit mon père. J'ai rejoint l'enclos des ours. Je joue avec Safran et c'est encore mieux maintenant que je suis comme elle. On fait

des roulades incroyables toutes deux enlacées, c'est trop bien ! Poivre et Cannelle m'acceptent comme si j'étais la deuxième enfant de la famille. À bien y réfléchir, je crois que c'était déjà le cas avant. Rien n'a changé pour moi dans leur regard. Je dois juste faire attention à ne pas utiliser de mots humains devant le personnel et les visiteurs, sinon je ferais directement la une des journaux télévisés... ce qu'il vaut mieux éviter. Vous imaginez la bête curieuse que je deviendrais ! C'est impensable.

En vérité, je me sens véritablement oursonne, tout comme Safran. Et c'est formidable. Les sensations sont indescriptibles. Je fais partie de la nature, entièrement. Je suis l'élément d'un tout. C'est agréable de ne plus réfléchir à soi comme quelque chose d'unique et de spécial ou spécifique. Je ne suis qu'une ourse au même titre qu'une marguerite est une marguerite ou une fougère est fougère ou un coq est coq. C'est à la fois reposant et exaltant.

Si bien que j'ai envie d'en connaître davantage. La forêt m'appelle. Les limites de l'enclos me paraissent étriquées. Je dois les franchir. Et j'y arrive, parce que j'ai encore mon cerveau d'humaine, qui sait qu'il faut soulever le loquet en ferraille de la porte battante en bois. Pas besoin de mes parents pour me l'ouvrir à l'abri des regards.

Courir n'a jamais été aussi agréable ! La nature dans toute sa gloire printanière m'accueille dans une fanfare de parfums, de couleurs et de sensations.

Les autres animaux s'approchent de moi sans crainte. Cerfs, sangliers, renards, blaireaux, hermines et mouflons s'attardent face à moi, et me hument avec curiosité. Ils doivent bien sentir que je ne suis pas une oursonne comme les autres. Je vis les plus belles heures de ma vie. Jamais je n'ai été aussi vivante !

C'est si passionnant que j'ai failli oublier de retourner dans l'enclos. J'espère que mes parents ne se sont pas inquiétés de mon absence. Mais apparemment mon escapade n'a duré que deux ou trois heures, pendant lesquelles ils étaient trop occupés par leur travail pour s'apercevoir de quoi que ce soit.

Le lendemain, je reprends ma petite fugue. Safran a envie de m'accompagner mais je crains qu'elle ne veuille plus jamais revenir au parc animalier. Or, elle est encore trop jeune pour réussir à survivre seule dans la forêt. Elle est l'avenir des ours bruns dans les Pyrénées, ce serait trop bête de risquer de la perdre pour quelques heures de liberté.

– Cette liberté, je la prends pour toi et tes parents, dis-je à Safran. Bientôt tu la connaîtras aussi, tu verras !

Je fais l'expérience de la liberté pour mes ours, avant mes ours.

Je mesure ma chance de pouvoir, moi, en profiter. Être à la fois un peu humaine et un peu animale, il n'y a rien de mieux ! C'est un luxe inestimable. Quelle chance de connaître ça.

Lors du troisième jour en pleine forêt, je m'allonge sur la branche d'un arbre pour dorer mon pelage au soleil, dans une félicité inédite et inégalée. Quand subitement, j'entends des pas humains. Je reste immobile. D'en bas on ne peut pas me voir, grâce au feuillage touffu.

Moi, je peux discerner qui approche. Sohan !

Il traîne les pieds, mains dans ses poches, et tape du pied dans un caillou.

– Ouille !

Il s'assied sur un rocher dans la clairière pour masser ses orteils meurtris. Puis se met à parler pour lui-même, se croyant seul.

– Mais pourquoi je lui ai glissé ce papier dans la poche ? Depuis, elle refuse de me voir. J'ai tout gâché. Si ça se trouve, elle ne voudra plus jamais me parler.

Il a dû venir à la maison, et mes parents ont été obligés de trouver une excuse maladroite pour le faire partir. C'est trop bête qu'il croie que je lui fais la tête !

J'ai subitement très très envie de redevenir humaine, pour pouvoir le rassurer.

Le prendre dans mes bras.

C'est la première fois que j'ai envie à ce point de le prendre dans mes bras.

Mais qu'est-ce que je ressens, là ?

C'est nouveau, doux, chaud, un peu inquiétant mais globalement très agréable.

J'accueille cette sensation sans la méfiance que j'avais auparavant.

– Papa ! Maman !

Le cinquième jour suivant l'arrivée de mes premières règles, je me réveille différente.

Je cours devant le miroir. Et j'appelle mes parents.

Je ne suis plus une oursonne.

Je suis redevenue une fille !

Alleluiah !

Le soulagement de mon père est immense. Il me serre si fort que je suis près d'étouffer. Maman m'embrasse aussi, mais avec davantage de sérénité, comme si elle avait toujours été sûre que je redeviendrais sa fille chérie.

– Ce qui est arrivé est incompréhensible, déclare mon père. Et peut-être qu'on ne saura jamais le pourquoi du comment. Mais l'important, c'est que tu sois redevenue comme avant !

Je n'ose pas lui dire qu'en réalité, je ne me sens plus tout à fait comme avant.

Et que c'est une bonne nouvelle.

Ma vision est plus large, dans tous les sens du terme. Je suis plus grande d'un pouvoir étrange. Le pouvoir de voir le monde. Et d'être au monde.

Ma mère, elle, me regarde exactement comme je me vois. Un peu comme une autre.

Au cours de la matinée, elle vient me parler dans ma chambre, après en avoir fermé la porte avec précaution.

– Il faut que je t'avoue quelque chose, Camélia.

– Quoi donc, Mamounette ?

– Eh bien... Je me doutais que tout cela arriverait.

En fait, je le savais.

– Quoi ?

– Ta transformation en ourse.

J'en reste interloquée.

– Mais...

– Je le savais parce que... Ça m'est arrivé aussi, à ton âge, pendant la période de mes premières règles. Et c'est arrivé à ta grand-mère, à ton arrière-grand-mère et probablement à toutes nos aïeules.

– C'est impossible, Maman. Jamais je n'ai entendu parler d'une chose pareille. Si c'était déjà arrivé avant moi, ça se saurait !

– Si tu savais tout ce que les hommes préfèrent ne pas voir ni savoir ni faire savoir. Comme ce sont eux qui ont écrit l'histoire dans les manuels jusqu'à il y a peu de temps, ils en ont retenu leur seule expérience. Tout un pan de l'expérience féminine est resté caché.

– Tu veux dire que toutes les femmes ?..

– Non, pas toutes. Seules quelques familles dans le monde connaissent ce phénomène. Je n'ai pas voulu t'en parler avant parce que tu ne m'aurais pas crue, ou tu te serais inquiétée sans raison. Il ne faut pas que cela se sache. Malheureusement, la société actuelle n'est pas encore prête. On nous stigmatiserait. Les gens nous traiteraient d'animales, sans voir que nous ne le devenons que trois ou quatre jours

sur toute une vie, puis plus du tout. Et en plus, ils considéreraient cela comme une grave insulte, et non comme une chance. Cela se retournerait contre toutes les femmes.

– Ça va se reproduire ?

– Normalement non. Cette métamorphose en ourse n'arrive que la première fois.

– Dommage. J'aurais bien aimé connaître ça une nouvelle fois. C'était tellement bien !

– Tu as vu ? Toutes ces sensations ! Toutes ces nouveautés ! Je m'en souviens comme si c'était hier. D'ailleurs rassure-toi, même si on ne se transforme plus en ourse, chaque mois on retrouve les mêmes émotions. C'est toujours aussi merveilleux.

– J'ai hâte !

– Dire que personne n'a jamais compris !

– Jamais compris quoi ?

– L'expression qui découle de cette expérience vécue par quelques femmes dans le monde. « Avoir ses ours », ça vient de là. Tu n'avais jamais entendu ça ?

Je secoue la tête pour dire que non.

– C'est l'une de ces périphrases qu'on utilisait quand j'étais petite, pour dire qu'on avait ses règles. On a laissé croire que ça voulait dire : avoir l'humeur bougonne d'un ours. Parce que tout le monde aime bien colporter des préjugés aussi bien sur les animaux que sur les femmes. Tu as déjà vu nos ours bougons, toi ? Ils sont plutôt de bonne humeur, en général. En réalité, « avoir ses ours », ça veut dire :

faire partie du grand tout de la nature, comme une ourse. Ça veut dire : être aussi grande et puissante qu'une ourse. Ça veut dire : mieux comprendre le monde qui nous entoure.

– Ça veut aussi dire : changer.

– Grandir.

– Accepter ses émotions.

– S'accepter soi-même.

– Aimer !

Ma mère m'enlace avec fierté, et je me cale contre son ventre.

C'est agréable d'être une fille, petite ou plus si petite, consciente du mouvement de la Terre et des étoiles.

Les garçons ne ressentent jamais ça ?

Le soir même, je ressors le papier plié en douze.

Oui ? Non ? Ni l'un ni l'autre ! Je ressens quelque chose de spécial pour Sohan, c'est certain, mais je n'ai pas envie de l'embrasser sur la bouche. Berk ! Si c'est ce que signifie « sortir avec », ça ne me va pas.

Alors j'entoure le vide entre le oui et le non.

Et au verso, j'écris :

Est-ce que tu veux te promener dans la forêt avec moi ? Je connais de super-nouveaux coins !

Oui – Non

(Entoure la bonne réponse.)

Après tout, ce serait vraiment ça, sortir avec moi !

Après quoi, je sors sous le clair de lune pour aller voir mes trois ours.

Safran court vers moi et me lance ce même regard que la veille de ma métamorphose.

Ce regard qui signifie : on fait partie du même grand tout.

Je lui souris. Ses yeux brillent de contentement.

J'ai changé, mais je suis toujours aussi heureuse qu'avant. Peut-être même encore plus.

La Lune toute ronde, quant à elle, semble me faire un clin d'œil.



Jean-Laurent Del Socorro

*Cœurs
côte
à côte*

Londres, hiver 1698.

L'ange passe.

Je n'aperçois d'abord que son ombre au-dessus de moi, silhouette furtive aux ailes déployées. Elle m'arrache un miaulement de surprise avant de disparaître dans la nuit. Mes pupilles de chat se dilatent pour scruter l'obscurité grandissante. Ma queue dressée à la verticale retombe finalement en même temps que mon inquiétude quand je ne vois pas l'ange revenir. Depuis le rebord du toit, je reste alors un moment à contempler les lumières de Londres endormie.

Un labyrinthe des rues aux bâtiments entassés se déploie jusqu'aux quais bordés de lampadaires. Leurs lumières se reflètent sur les flots de la Tamise. Au milieu des immeubles en brique se dresse cette

cathédrale que les êtres humains tentent de reconstruire après le feu qui l'a ravagée. Mes poils se dressent un instant à la simple pensée des flammes.

Je rentre dans l'église où je longe la poutre jusqu'à surplomber les statues nichées dans les alcôves. Je bondis pour atterrir dans les bras d'un saint qui ne me tient pas rigueur de planter mes griffes dans sa robe pour amortir ma chute. Je trotte ensuite jusqu'à notre cachette logée sous l'armoire liturgique.

Ma mère affalée se redresse pour m'accueillir d'un miaulement si faible qu'il me pince le cœur. Je lui lèche la tête qu'elle repose déjà contre les dalles glacées avant de refermer ses yeux. J'ai hérité de son pelage noir, gris et roux qui marbre ma fourrure et ma gueule.

La poitrine de ma mère se soulève avec régularité, mais ma rage se réveille à la vue de la blessure qui déforme son ventre. Elle la doit à un marchand qui nous a surpris à mordre dans les jambons qu'il laissait sécher dans sa réserve. Notre vol méritait sa colère, mais pas le coup de pied qu'il assena à ma mère avec tant de violence qu'il la projeta contre le mur.

L'homme s'est montré d'autant plus ingrat qu'il appréciait jusque-là de nous voir le débarrasser des rats. Est-ce notre faute si en bons chasseurs nous les avons tous mangés ? Nous méritions d'être récompensés, pas d'être chassés. Les êtres humains sont ainsi : il se servent du monde et des créatures

qui le peuplent comme s'ils en étaient les maîtres. Leur orgueil leur fait oublier qu'ils restent des animaux comme nous, ni plus grands ni plus forts, seulement plus égoïstes et plus cruels.

J'ai d'abord pensé que ma mère se remettrait vite, mais sa fierté dissimulait en fait la gravité de sa blessure. Elle a mobilisé toute sa volonté pour se traîner dans cette chapelle en pierre sombre qui nous sert à présent de refuge. Voilà quatre jours qu'elle souffre sans toucher à sa nourriture, et deux jours que l'ange a fait son apparition.

Les êtres humains ignorent tout du séraphin – ils s'avèrent même incapables de le voir –, mais tous les chats savent qu'il apparaît quand la mort menace d'emporter une vie. Certains de mes ancêtres prétendent que nous pouvons repousser l'ange, d'autres au contraire que rien ne sert de s'opposer à lui. Quelle que soit la vérité, je reste décidé à me battre pour l'empêcher de s'emparer de ma mère.

Mes oreilles se dressent : quelqu'un se trouve avec nous dans l'église. Cette personne a fait preuve d'une extrême discrétion car je n'ai entendu aucune porte s'ouvrir. Je m'extirpe de ma cachette pour m'avancer dans le chœur.

L'ange se tient debout au milieu des rangées des bancs, les ailes repliées. La lumière filtrée par les vitraux fait apparaître la peau de son corps nu encore plus immaculée, son visage sans bouche encore plus inexpressif. Ses yeux voilés de blanc ne contiennent

ni haine ni passion. Arracher les vies est dans sa nature comme la nôtre est de traquer les rongeurs.

Mon poil se hérissé et ma queue se redresse. L'ange ignore mes feulements pour me rejoindre en trois lentes enjambées, telle une marionnette manipulée par des fils invisibles. Il pose un genou à terre, intrigué par la férocité avec laquelle je lui barre le chemin. Je lui mords la main dès qu'il l'approche de moi, mais mes crocs ne rencontrent que le vide.

Paniqué, je recule me réfugier derrière l'autel. Si l'ange est intouchable, comment lutter contre lui ? Je le vois s'approcher de ma mère à présent réveillée elle aussi. Le séraphin plonge en elle ses doigts afin d'en extirper une lueur bleutée, avant de battre des ailes pour disparaître dans la voûte enténébrée. Je bondis pour rejoindre ma mère dont la peau est déjà glacée. Mes miaulements accablés se répercutent dans la chapelle vide.

Cette nuit, un ange a emporté ma mère.

Dans mes rêves, ma mère resplendit de bonheur. Je voudrais rester à jamais dans ce songe où elle vit toujours, mais il nous faut hélas tôt ou tard regagner l'illusion cruelle de notre existence. J'entrouvre les yeux sur le cadavre rigidifié de celle qui m'a mise au monde. Adieu, Maman, je t'ai aimée. Si les êtres humains ont raison et que nous avons neuf vies, alors peut-être nous recroiserons-nous dans la prochaine ?

Un soleil inattendu traverse ce matin les vitraux pour balayer de ses rayons l'église vide. Plus rien ne me retient ici. Je me faufile à travers un soupirail à l'arrière de la chapelle pour déboucher dans le cimetière. Je délaisse la femme qui se recueille devant une colonne pour grimper sur un muret. En contrebas de l'église coule une rivière dont le cours serein tranche avec l'agitation qui se déchaîne en moi. Me voilà seul à présent pour arpenter ce monde que je peinais déjà à affronter à deux.

Des voix se font soudain entendre dont le chant joyeux m'arrache à ma triste humeur. Une mère et ses deux enfants franchissent la grille du cimetière et rejoignent la femme déjà présente. Le garçon et la fille délaissent les adultes qui se mettent à discuter entre eux pour s'approcher de la colonne. Je me dissimule d'un bond souple derrière une pierre tombale afin de mieux les observer.

Tignasse rousse, yeux bleus, silhouette fluette et petite taille : les enfants se ressemblent tant qu'ils ne peuvent être que frère et sœur, peut-être même jumeaux. Seuls les cheveux courts du garçon le différencient de ceux attachés en queue-de-cheval de la fille. Il m'est difficile d'évaluer leur âge – douze ans, peut-être un peu plus ?

La fille dépose le bouquet qu'elle portait au pied du monument. Je comprends à ses mots qu'elle les offre à son père défunt. Son deuil fait écho au mien et me rapproche d'elle. Comment fait-elle pour se

montrer si joyeuse, alors que le chagrin me traverse du museau à la queue ? Sa peine est peut-être ancienne, et son amertume lissée par le temps.

Les enfants échangent quelques phrases qui m'apprennent leurs prénoms, Mary et Mark. Le garçon, contrarié, retourne vers sa mère à présent seule tandis que sa sœur se met à chuchoter pour elle-même. Je délaisse mon abri afin d'entendre ses paroles, mais je me fige quand l'ange passe en volant au-dessus de moi pour venir se poser au sommet du monument.

Ma colère éclate : comment ose-t-il revenir ainsi me narguer ? Mes feulements attirent l'attention de la gamine dont le regard se tourne d'abord vers moi avant de se reporter vers le haut du pilier. Mes cris s'interrompent quand je comprends avec ébahissement qu'elle peut voir l'ange elle aussi.

Les yeux blancs du séraphin s'abaissent jusqu'à croiser ceux de Mary. Ma stupéfaction s'agrandit encore davantage quand je le vois céder devant elle et prendre son envol pour s'évanouir dans l'éclat du soleil.

Mary rejoint sa famille et tous les trois quittent bientôt le cimetière avec moi qui trotte derrière eux, bien décidé en en apprendre davantage sur cette fille capable de tenir tête à l'ange. Nous traversons plusieurs places bordées occupées par des marchés bruyants où se mélangent les odeurs prenantes de poivre, de cannelle, de clous de girofle, de noix de

muscade et de gingembre. Je me lèche les babines devant les étals de poissons frais auxquels je renonce à contrecœur afin de poursuivre ma filature.

Les pavés cèdent la place à des chemins de terre quand nous parvenons dans un quartier aux venelles étroites. Les boutiques et les maisons s'avèrent ici plus modestes, à l'image de leurs habitants qui saluent avec bonne humeur la mère et ses enfants. Tous les trois montent au dernier étage d'un immeuble jusqu'à une porte qu'ils ferment devant mon museau. Il me faut trouver un chemin par les toits afin de les épier à travers les fenêtres de papier huilé.

Une vieille femme partage leur appartement, sans doute leur grand-mère. La fille et son frère l'aident à avaler un bol de soupe avant d'eux-mêmes engloutir un frugal repas. Londres la monstrueuse affame aussi bien les êtres humains que les chats. Mary et Mark dévalent ensuite l'escalier où une autre gamine les attend.

Mary et Mark prennent la direction de quais et s'enthousiasment dès qu'ils aperçoivent les imposantes frégates à trois mâts et aux voiles carrées dont l'équipage décharge les barils. Quand je reporte mon attention sur les enfants, c'est pour les voir disparaître en courant au coin d'une rue.

Leur piste se fait difficile à suivre au milieu des odeurs piquantes des épices, celles salées des embruns et la sueur malodorante des ouvriers. Elle

me conduit jusqu'à des champs en bordure de la ville où le trio a rejoint un groupe de gamins. Je me cale dans les herbes pour observer l'étrange jeu auquel ils s'adonnent.

Ils ont fait d'un imposant chêne leur bateau sur lequel ils grimpent à tour de rôle. Mark, calé au milieu de l'arbre, en est le capitaine tandis que le reste de la bande se répartit les postes de l'équipage. L'un se fait vigie, à plat ventre sur une des plus hautes branches. Un autre a le pied posé sur un rondin de bois comme si c'était le fût d'un canon.

Mary, elle, tourne comme une barre la vieille roue de charrette plantée dans le tronc pour manœuvrer cet étrange navire. Comment pourrait-on croire que cette jeune fille menue s'opposait à l'ange avec un sérieux d'adulte quelques heures plus tôt ? Je m'aplatis quand Mary tourne les yeux dans ma direction sans me voir, trop concentrée à faire voguer le bateau avec ses camarades.

Le vieux drap élimé qui flotte au sommet de l'arbre fait office de pavillon. Un côté est cousu de deux bandes rouges en croix figurant les couleurs de l'Angleterre, tandis que sur l'autre est dessinée une tête de mort surmontée de deux tibias entrecroisés – le drapeau des pirates. Les gamins s'imaginent tour à tour corsaires en quête de trésors enterrés dans des îles mystérieuses, puis soldats pour prendre en chasse des navires français qu'ils s'empressent d'aborder en brandissant des branches

tels des sabres. Leur bonheur me renvoie à ma solitude. Avec qui désormais vais-je partager mes peines et joies ?

Les enfants se séparent à la fin du jour après s'être promis de se retrouver demain au même endroit. Mary et Mark rentrent chez eux, où je les espionne à nouveau. La vieille femme a trouvé la force de se lever pour souper en famille. Son corps affaibli me fait penser à celui de ma mère mourante. Je vois par deux fois l'ange passer au-dessus de moi dans la lumière rougeâtre du crépuscule.

La famille s'installe pour la nuit dans la grande pièce, sauf la grand-mère qui rejoint sa couche dans la cuisine attenante. Je me décide à veiller sur eux quand ils s'endorment avec quiétude, inconscients du séraphin qui rôde autour de leur demeure.

Aucune trace de l'ange dans le ciel étoilé : peut-être que ce n'est pas ce soir qu'il viendra emporter la vieille femme ? L'heure qui avance semble me donner raison et m'incite à me relâcher, si bien que je ferme un instant les yeux. Je les rouvre sur la silhouette ailée accroupie sur le rebord de la fenêtre de la cuisine.

Je donne aussitôt l'alerte aussi fort que je le peux. La mère et le fils m'ignorent, sans doute trop habitués aux feulements nocturnes de mes congénères pour s'inquiéter des miens. Mary semble heureusement dormir d'un sommeil plus léger car sitôt réveillée, elle se précipite dans la pièce voisine.

La fille se retrouve nez à nez avec l'ange qui vient juste d'entrer. Elle se jette sur lui pour le repousser, mais les doigts de la vieille femme se tendent pour la retenir. Le regard interdit de Mary croise celui de sa grand-mère souriante. L'ange en profite pour extirper l'étoile scintillante de sa poitrine avant de s'enfuir en volant.

Mary pousse un hurlement qui attire immédiatement le reste de sa famille. Elle se réfugie dans leurs bras tandis que je m'interroge sur ce qui vient de se passer. Pourquoi la vieille femme a-t-elle retenu la main de sa petite-fille alors qu'elle aurait pu la sauver ? Pourquoi son visage affichait-il autant de sérénité alors qu'elle savait vivre ses derniers instants ? Peut-être un moment vient-il où nous sommes prêts à accueillir la mort.

Je tente de m'endormir roulé en boule sur le toit, mais les sanglots qui s'élèvent de la maison me rappellent trop mon échec. J'ai encore une fois été incapable de repousser l'ange. Le sommeil m'emporte quelques heures à peine avant d'être réveillé par un brouhaha. L'appartement s'agite déjà, encombré de nouveaux venus qui enroulent le corps de la grand-mère dans un drap. Ils la placent ensuite dans une caisse en bois qu'ils transportent au rez-de-chaussée où un groupe les attend.

Je leur emboîte le pas, étonné de voir autant de gens rassemblés pour la mort de la vieille femme. Mary et Mark agrippent avec force la main de leur

mère, dont les yeux s'avèrent aussi rouges que les leurs. Le nombre reconforte, mais n'enlève rien à la douleur d'une perte.

La procession franchit la grille d'un cimetière pour se mettre en demi-cercle autour d'une fosse dans laquelle les porteurs placent le cercueil. La mère jette une poignée de terre dans le trou, puis plusieurs hommes se mettent à pelleter pour le combler.

Voir Mary accablée de chagrin réveille ma propre tristesse. Je m'approche d'elle et ronronne dans ses jambes pour attirer son attention. Elle me dévisage avant de me reconnaître avec surprise.

– Mais qu'est-ce que tu fais là ?

Elle me prend dans ses bras, où elle m'offre quelques caresses. Nous nous reconfortons dans la chaleur l'un de l'autre de la disparition des êtres qui nous étaient chers.

– Je vais t'appeler Hope — espoir — parce qu'aujourd'hui, j'en ai besoin. Tu veux bien ?

J'approuve d'un miaulement le nom dont elle me baptise. Si nous avons été elle et moi incapables de sauver les personnes que nous aimions, peut-être parviendrons-nous à partager nos deuils pour mieux les affronter ?

L'ange est passé.



Agnès Desarthe

Ma vie au vert

Allongée par terre, dans ma chambre sans lit, sans bureau, sans étagères, je joue avec la ferme que ma tante m'a offerte il y a mille ans pour mon anniversaire de quatre ans. Mes animaux n'ont pas grand-chose à dire aujourd'hui. D'habitude ils sont très bavards. Mais là, ça ne marche pas. Peut-être parce que ça fait longtemps que je n'ai pas joué avec eux. Peut-être parce que ma chambre vide résonne trop. Peut-être parce que je suis triste.

Mes parents sont fous. Complètement irresponsables. Cruels aussi. Ils ont décidé de déménager à la campagne sans me demander mon avis. Ces vacances d'été sont pourries. On fait des cartons du matin au soir, et on passe notre temps à se poser des questions existentielles du genre « On jette, ou on garde ? »

Ma mère propose qu'on donne ma ferme au Secours des pauvres, un magasin pas cher du tout qui est à côté de la maison et où on peut déposer les habits et les jouets dont on ne se sert plus.

Hors de question. Ma ferme est géniale. Il y a une maison en fausses briques, une étable en faux bois, des frites en plastique qui ressemblent à du foin et plein de bêtes dedans : des poules, des oies, des vaches, un chien.

Je me dis que c'est peut-être à cause de ça, à cause de ma ferme, que mes parents ont décidé de quitter la ville. Parce que j'ai passé tellement d'heures à jouer avec.

Sauf que moi, j'aime les animaux en résine qui tiennent dans la main, qui parlent et qu'on peut faire avancer comme on veut, pas les vrais qui sentent bizarre et peuvent vous foncer dessus à tout moment.

Notre nouvelle maison (arghhhh, je meurs d'angoisse en écrivant ces mots) a une cheminée, bien sûr. Une immense cheminée en pierre dans le salon et puis des poutres au plafond, des poutres au mur, des tommettes anciennes sur le sol et des fenêtres avec des poignées biscornues.

– C'est une ancienne ferme, me dit mon père en espérant qu'elle va remplacer dans mon cœur ma ferme en plastique (qu'on a donnée au Secours des pauvres, finalement).

– Tu as vu comme c'est beau ! s'est exclamée ma mère.

– J'aime pas, j'ai dit.

– Qu'est-ce que tu n'aimes pas ? ont demandé mes parents, aussi étonnés que si j'avais déclaré que je préférerais les épinards à la mousse au chocolat.

– Les poutres. J'aime pas les poutres.

Ils ont éclaté de rire et on a continué la visite : les chambres immenses et glacées, la salle de bains avec des robinets tordus qui font un bruit de grotte hantée quand on les tourne, le grenier avec des toiles d'araignées dans tous les coins, et le jardin, l'horrible jardin où je vais m'ennuyer le reste de ma vie parce qu'il n'y a rien dedans, même pas une balançoire, et surtout, aucun de mes amis.

Là où j'habite, dès qu'on a fini l'école, on va au parc pour faire du roller, jouer au foot, ou juste goûter avec les autres. Au parc, il y a tout le temps quelqu'un de ma bande. Parce que j'ai une bande, la même depuis la première classe de maternelle. Dans ma bande, il y a Georges, Léna, Sofian, Fatou, Samuel, Rosie, Alfred et Jean-Michel.

Quand je leur ai annoncé que j'allais déménager à la campagne deux semaines avant la rentrée, alors qu'on était tous censés aller au même collège en sixième, ils ont dit :

– Oh, ma pauvre !

Aucun n'a dit que j'avais de la chance, qu'ils viendraient me voir tous les week-ends.

Léna a demandé s'il y avait un collège dans mon futur village.

– Non, j’ai répondu. Le collège est à huit kilomètres. Il faut prendre le car scolaire pour y aller.

J’avais pensé que cette information les exciterait un peu, qu’ils trouveraient ça cool et seraient même un peu jaloux de moi parce qu’ils m’imagineraient dans un bus jaune comme dans les films américains. Mais non. Samuel a simplement remarqué :

– Galère. Tu vas devoir te lever à six heures du matin.

Mes amis sont géniaux, mais eux aussi sont parfois cruels.

Aujourd’hui, c’est le 17 août, et il ne reste que 17 jours avant ma rentrée en sixième. Normalement, les coïncidences de ce genre, j’adore. Dès qu’il est 12 h 12, je me touche le bout du nez et je pense à un objet rouge. Ça me porte bonheur et ça m’occupe, mais là, c’est différent. Ce double 17 ne m’inspire rien de bon. On est dans la voiture, on roule à 117 km/heure (non, ça c’est pas vrai, je l’ai inventé pour faire bien dans l’histoire), des vaches commencent à apparaître au loin, dans les champs verts, archi-verts. Ces vaches sont énormes, elles font des crottes de plusieurs kilos qui ressemblent à des turbans de fakir. Ces vaches ne disent rien d’autre que « meuh », alors que les vaches de ma ferme en plastique connaissaient parfaitement le français et savaient dire « *My name is Rita* » en anglais.

On approche dangereusement de Crasville-la-Sauceuse. Cette fois, je ne plaisante pas, c’est

vraiment le nom du village où mes parents ont décidé d'habiter.

Ma mère se tourne vers moi et, tout en me tendant un sandwich triangle poulet-bacon, elle me dit :

– Tu verras, la voisine est adorable. Elle s'appelle Mme Parmentier. Comme le hachis Parmentier...

Elle s'interrompt un instant et je sens, dans cette légère hésitation, que quelque chose va me tomber sur le coin de la tête. J'aurais dû me méfier dès la station-service, quand Maman a accepté de m'acheter un sandwich avec un Nutri-Score proche de zéro sans négocier avec moi pour que je prenne en plus une compote bio.

– ... Je t'ai dit qu'elle avait accepté de te garder quelques jours ?

Qui ça ? Qui va me garder ? Qu'est-ce que ça signifie ? Je n'ai pas trois ans. Quelques jours, ça veut dire combien ? Les questions se bousculent dans ma tête.

Mon père prend la parole :

– Cette voisine est vraiment très sympathique et elle a plein d'animaux. Un chien adorable avec un drôle de nom. Elle me l'a dit, mais je l'ai oublié.

– Papa, je m'en fiche des chiens. Ça fait des années que je vous demande un chat et là, vous me donnez une voisine que je ne connais pas avec un chien. Moi, ce que je voulais, c'était rester dans notre ancienne maison et avoir un chat. C'est dégueulasse !

– Daria, s'il te plaît, ne sois pas agressive, ordonne ma mère. Mme Parmentier est un ange. Elle s'est

proposée d'elle-même quand je lui ai expliqué que nous devions nous absenter quelques jours pour régler deux trois choses. Elle a dit : « Laissez-moi la petite, comme ça elle pourra s'habituer à sa vie au vert. » Elle proposé de s'installer chez nous le temps qu'il faudrait.

J'ai eu envie de répondre : pourquoi vous ne prévenez jamais ? C'est quoi une vie au vert ? Une vie avec du moisi dessus ? Comment vous savez que Mme Parmentier n'est pas une psychopathe ? Comment vous pouvez être sûrs qu'elle n'appartient pas à un réseau international de pédophilie ?.. Mais je me suis contentée de faire la tête et de réfléchir à une vengeance atroce.

Idée numéro 1 : je vomis dès que Mme Parmentier m'adresse la parole.

Idée numéro 2 : je dévisse les joints de tous les robinets de la maison.

Idée numéro 3 : je mets le feu au grenier.

Idée numéro 4...

– Daria ! Tu dis bonjour à Mme Parmentier ?

J'étais tellement absorbée par mes plans de vengeance que je ne me suis pas rendu compte qu'on était arrivés à Crasville-la-Sauceuse.

Je baisse la vitre de la voiture et je dis machinalement : « Bonjour Mme Parmentier » à la personne qui se trouve sur le bas-côté et me regarde avec des yeux ronds couleur châtaigne.

Elle renifle un grand coup et dit :

– Tu peux m'appeler Frédo.

Je n'arrive pas à vomir, mais je n'arrive pas non plus à parler. À ses pieds, il y a un chien. Très grand, avec des poils gris, de longues oreilles et un museau pointu. Si je l'avais rencontré en forêt, j'aurais pensé que c'était un loup.

– Tiens, fait Mme Parmentier en déposant une assiette avec des poissons panés et de la purée devant moi. Je ne suis pas une grande cuisinière, s'excuse-t-elle.

– Merci, madame.

– Frédo, dit-elle.

– Merci, madame Frédo.

Mme Parmentier hausse les épaules et sourit. Elle veut que je l'appelle par son petit nom, mais je n'y arrive pas. On ne se connaît pas encore. Mes parents sont partis il y a une heure en nous laissant toutes les deux et on n'a pas échangé une parole. De temps en temps elle s'adresse à son chien tout en faisant ses mots croisés.

– Demande, en 13 lettres ? lui dit-elle.

Le chien fait :

– Ouahouahou.

Et Mme Parmentier s'écrie :

– Mais oui, tu as trouvé, bravo : Interrogation !

Elle applaudit l'animal et ça fait un drôle de bruit parce que Mme Parmentier a des bagues à tous les doigts, même aux pouces.

J'adore les poissons panés. On n'en mange jamais chez moi. Et la purée est délicieuse. C'est sûrement de la fausse purée en poudre. Je l'engloutis en deux minutes.

– C'est bien, me dit Frédo.

Je suis contente qu'elle soit contente. Je pense que si c'était une psychopathe, elle ne me dirait pas quelque chose de gentil. J'essaie de lui sourire, mais ma bouche n'arrive pas à remonter aux coins.

– Tu veux voir les poules ? me demande-t-elle.

Des poules ? On a des poules ? Je n'ai rien remarqué dans le jardin quand j'ai fait le tour tout à l'heure pour vérifier qu'il n'y avait pas de balançoire.

On sort par la porte de la cuisine. On pousse un portillon qui fait communiquer notre jardin avec le sien. Enfin, j'imagine que c'est le sien, vu que c'est notre voisine.

L'énorme chien vient me renifler les mains, les pieds, les fesses. Je me sens très mal à l'aise, mais Frédo dit :

– Couchée, Renata.

Et le grand chien, qui est en fait une chienne, se couche à mes pieds et dit quelque chose avec sa voix de chien, comme si elle chantait, mais très faux.

– Tu peux la caresser, si tu veux, dit Frédo.

Comme je ne fais pas un geste, Frédo me demande si j'ai peur. Je ne réponds pas.

– Tu n'as pas l'habitude. C'est normal, note-t-elle.

Elle doit penser que c'est parce que je viens de la

ville, et comme je n'ai pas envie qu'elle me méprise, je me penche vers Renata et je lui gratouille timidement la tête.

Renata se remet à chanter, mais plus doucement. Elle n'aboie pas, comme le font les autres chiens. On dirait plutôt qu'elle marmonne.

La nuit, ma première nuit dans la nouvelle maison, je ne dors pas.

Je pense à Lucrece, Gilda, Violetta, Lucia, Carmen et Elvira. C'est ma nouvelle bande. Une bande de poules. Le coq s'appelle Lohengrin. On dirait un nom de fille, je trouve. J'ai dû le faire répéter cinq fois à Frédo pour être sûre que j'avais entendu correctement, mais c'est bien ça. Il est blanc avec une queue et une collerette noires. Il est très beau.

– Mais il est très con, m'a dit Frédo. Il n'arrête pas d'embêter mes cocottes. Qu'est-ce qu'on y peut ? m'a-t-elle demandé sans attendre de réponse. On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs et on ne fait pas de poussins sans coq dans la basse-cour.

Comme je fronçais les sourcils, Frédo m'a expliqué que les poules pondaient des œufs quoi qu'il arrive, mais que ça ne donnait pas forcément un poussin.

– Quand il n'y a pas de coq, il n'y a pas de poussin dans l'œuf. Quand il y a un coq au poulailler, ben, il... il féconde les œufs, et donc...

– On ne peut plus les manger, j'ai dit.

Frédo a rigolé.

– Si, bien sûr qu'on peut les manger !

En disant ces mots, elle a ramassé quatre œufs qu'elle a posés dans mes mains. Ils étaient tièdes, un peu sales, très doux.

– Ce sera un régal au petit déjeuner, a-t-elle ajouté. Je devais faire une drôle de tête.

– Tu n'aimes pas les œufs ?

– Si.

Dans mon lit, je m'imagine en train de manger un œuf et, neuf mois plus tard, j'accouche d'un poussin. C'est un cauchemar. Peut-être que j'ai réussi à m'endormir, finalement.

Quand le soleil se lève, j'entends Lohengrin chanter, Rusalka cancaner, puis Renata aboyer, et enfin, Frédo leur crier :

– Vous allez la fermer, oui ou non ? Y a la petite de la ville qui dort encore.

Mais je me rends compte que je ne vous ai pas parlé de Rusalka.

Rusalka est une oie extrêmement hargneuse qui a essayé de me mordre le mollet quand on visitait le poulailler. J'ai poussé un cri et Renata s'est interposée. Elle lui a sauté dessus pour me défendre et, après ça, dès que Rusalka m'approchait, Renata grognait pour l'éloigner.

– Faut pas lui en vouloir, m'a expliqué Frédo. Depuis que son mari est mort, elle est agressive.

– Qui ça ? j'ai demandé.

– Rusalka, voyons. Elle aimait beaucoup son jars.

– Je comprends, j'ai dit.
Et j'ai pardonné.

Dès que j'arrive dans la cuisine pour le petit déjeuner, Renata s'approche de moi sans me renifler et dit :

– Ouahouahou.

Elle me regarde de ses beaux yeux tendres et répète :

– Ouahouahou.

Sauf que j'entends : « N'aie pas peur. »

– Je n'ai pas peur, dis-je à Renata. C'est juste que je n'ai pas envie d'habiter ici. Je ne connais personne. Je me sens seule. C'est comme si je n'existais plus.

Renata pose alors très doucement son museau sur ma cuisse et dit :

– Ouaouh.

– Je sais que tu sais, je lui dis.

Et je me sens un tout petit peu mieux.

Je pense à la carte que je vais écrire à Jean-Michel. Je lui raconterai que j'ai un chien qui parle.

– Tu veux appeler tes parents ? me demande Frédo, qui revient de l'arrière-cuisine avec une bouteille de lait et du beurre.

– Je n'ai pas de portable.

– Eh ben, comme ça, on est deux.

Deux, seules au monde, sans portable, me dis-je pour me torturer. Mais ça ne fonctionne pas. Le soleil qui passe par la fenêtre s'est posé sur mon bol et c'est très joli.

– Tu peux utiliser mon fixe, me propose Frédo en me montrant un appareil qui a dû être blanc sous Louis XIV, mais qui est tellement couvert de poussière qu'on se demande si elle l'utilise parfois.

– Je préfère leur écrire, lui dis-je. Quand j'entends leur voix, ils me manquent.

Et en prononçant ces paroles, je me rends compte que mes parents ne me manquent pas du tout.

Je caresse les oreilles toutes molles de Renata pendant que Frédo nous fait des œufs à la coque.

Salut, Jean-Michel. Tout va bien à Crasville-la-Sauceuse. J'ai un chien qui parle. Tu es prêt pour la rentrée ? Bisous.

Je colle un timbre sur la carte. Mes parents m'ont laissé tout le matériel pour ma correspondance.

Avec ma bande, on aime s'écrire pendant l'été. Comme si on était dans l'ancien temps.

Ce n'est pas tout à fait vrai que j'ai un chien. Il n'est pas à moi. Et en plus, c'est une chienne. Mais l'important, c'est qu'elle parle. Ça, j'en suis sûre.

Les poules aussi parlent.

Ce matin, quand on est allées ouvrir le poulailler avec Frédo, elles ont dit :

– Rhoooo pot', pot', pot'.

En réponse à Frédo qui leur lançait :

– Bonjour, les filles.

Et quand on leur a donné des graines, elles ont dit :

– Rhooooo, pooooocot'.

Je pense que ça veut dire « merci ».

Rusalka, l'oie, s'est, bien sûr, jetée sur moi en poussant son cri de désespoir, mais j'ai compris qu'elle ne disait pas : « Je te déteste. » Elle se lamentait : « Et dire que tu n'as pas connu mon jars adoré ! »

Renata lui a montré les dents en grognant quelque chose comme :

– Quand il était vivant, tu ne faisais rien que de l'embêter.

Salut Fatou. J'ai acheté toutes mes fournitures. Et toi ? J'ai des poules qui parlent. J'espère que tu viendras bientôt les voir. Bisous.

Je sais, ce ne sont pas vraiment mes poules, alors pour être certaine que je ne dis pas que des mensonges, je demande à Frédo :

– Est-ce que les animaux parlent ?

– Bien sûr ! Tiens, écoute le coq. Il vient de s'écrier « Je suis le plus beau ! » Quel abruti celui-là.

Salut, Papa, salut Maman. Ne vous pressez pas pour rentrer. Je déteste toujours notre nouvelle maison, mais je m'habitue à ma nouvelle vie. Ma vie au vert, comme dit Frédo. Quand on invitera ma bande pour passer le week-end à Crasville-la-Sauceuse, est-ce qu'on pourra habiter chez madame Parmentier ?

Bisous

Daria qui vous aime, même si vous êtes fous, irresponsables et cruels.



Nicolas Michel

Je t'apporterai la mer

Quatre à quatre, Gabriel avale l'escalier jusqu'au sixième, une demi-baguette dans la main droite, son sac de classe sur le dos. Face à la porte gauche, il s'arrête un instant pour reprendre son souffle. Une fois le cœur calmé, il sort la clef de sa poche, sonne pour prévenir, et ouvre sans attendre de réponse. Quand il entre, il retrouve comme chaque fois la même odeur de cire et de lavande. Depuis quelques semaines, il ressent aussi un petit pincement au cœur : le chat Gouttière ne vient plus se frotter sur ses mollets en ronronnant.

– Je suis là, Gabriel !

Évidemment qu'elle est là. Comment pourrait-elle être ailleurs avec ses quatre-vingt-dix-sept ans, son fauteuil roulant et l'ascenseur de l'immeuble en panne depuis quatre mois ?

– Voilà votre baguette, Agathe, dit Gabriel en posant le pain sur le buffet. Vous allez bien ?

– Cela ne va pas trop, Gabriel. Je manque d'air marin. Merci pour le pain.

Gabriel est le seul habitant de l'immeuble à l'appeler Agathe. Les autres la surnomment la Vieille Chiffon – une histoire ancienne selon laquelle elle passait autrefois des heures à nettoyer ses vitres pour essayer de rendre le ciel plus bleu – ou la Marseillaise – ce qui est plus facile à comprendre parce qu'elle évoque souvent son enfance au bord de la Méditerranée.

– Je peux entrouvrir la fenêtre, si vous voulez. Vous aurez un peu d'air frais. Il fait déjà chaud pour un mois de juin.

– C'est pas la chaleur du Sud, hein ! Mais d'accord, rapproche-moi un peu, s'il te plaît.

Gabriel entrebâille la fenêtre, contourne le fauteuil et l'avance d'un mètre. Agathe se tient toujours très raide. Ses cheveux blancs sont rassemblés en un chignon impeccable. Sa peau parcheminée semble aussi fragile qu'un pétale de coquelicot. Ses yeux sont d'un bleu très clair. La plupart du temps, ses jambes sont recouvertes d'un plaid en patchwork élimé. Elle sent le savon d'Alep.

Au début, Gabriel n'avait pas envie de passer chez elle tous les soirs. Il craignait un peu cette vieille dame enfermée avec son chat. Ses parents ont insisté. « Tu peux quand même faire ça, Gabriel. Tu lui

déposes une demi-baguette, tu discutes un peu et tu rentres faire tes devoirs. Tout le monde dans l'immeuble s'est engagé à lui tenir compagnie de temps en temps.»

Sur le coup, il a bougonné. Qu'est-ce qu'il avait à dire à cette vieille momie, franchement ? Depuis, il a changé d'avis. Agathe lui a raconté des histoires incroyables. Parce qu'avant d'être clouée à son fauteuil roulant dans un appartement au sixième étage d'une rue grise et triste, elle était cuisinière dans la marine marchande. Elle a fait plusieurs fois le tour du monde dans d'énormes cargos. Elle a vu des cachalots et passé le cap Horn dans les deux sens.

– Tu sais ce qui me rend triste, Gabriel ?

– La disparition de Gouttière ?

– Non, ça c'est normal, il était vieux. Seize ans pour un chat, ça fait cent douze ans pour nous... Il était encore plus usé que moi, le matou, c'est dire. Non, ce qui me rend triste, c'est que je ne verrai plus la mer. En ce moment, je n'arrête pas de repenser à ma vie à Marseille, quand j'ai découvert l'eau salée, sous le fort Saint-Jean... Il y avait cette odeur d'algues, cette lumière, les embruns quand les vagues étaient vives... Les cris des mouettes... Et le goût des oursins que mes frères pêchaient... Tout cela est si loin.

Elle se tait. Gabriel remarque qu'elle a fermé les yeux, peut-être pour empêcher les larmes de couler, mais celles-ci ont malgré tout franchi la barrière

des paupières et roulent sur les joues ridées, perles translucides.

Gabriel ne sait ni quoi dire ni quoi faire. La gorge nouée, il cherche en vain des mots qui consolent. Et c'est sans mesurer vraiment la portée de ses paroles qu'il dit :

– Agathe, je vous le promets, vous allez revoir la mer.

– C'est très gentil de ta part, Gabriel, mais ce n'est pas possible.

– Pourquoi ?

– Parce que nous ne pouvons pas partir le week-end prochain avec une vieille dame de quatre-vingt-dix-sept ans. En plus, il n'y a que cinq places dans la voiture.

– C'est toi qui m'as dit qu'il fallait l'aider.

– Je sais bien, Gabriel, mais c'est dangereux de sortir les personnes très âgées de leur routine. En plus, son fils vient la voir le samedi, tu le sais.

– Moi, je crois que cela lui ferait du bien. Sentir le vent salé. Entendre les mouettes. Tremper ses pieds sans l'eau.

– Arrête ton cinéma, Gabriel. Si quelqu'un doit l'emmener au bord de la mer, cela ne peut être que son fils. Ou ses petits-enfants.

Gabriel baisse les yeux. La mer n'est pas si loin. Deux heures de voiture en prenant l'autoroute. Ils y

vont souvent, quand la météo s'annonce clémente. Ses petites sœurs adorent jouer avec le sable. Lui préfère chercher des trésors et découvrir des espèces marines. Il possède un *Guide des bords de mer* qu'il emporte toujours, pour pouvoir mettre un nom sur ce qu'il dénêche.

– On ne peut vraiment pas ?

– Non, Gabriel. Et puis on a prévu d'autres activités ce week-end. Va faire tes devoirs.

Quand sa mère dit « Va faire tes devoirs », c'est un point final. La discussion s'arrête là. Alors Gabriel regagne sa chambre et se jette sur son lit. Quand il a promis à Agathe qu'elle reverrait la mer, elle a souri. Et ce sourire était empli d'espoir. S'il ne veut pas la décevoir, il n'a pas le choix : il faut qu'il l'emmène au bord de la mer. Mais comment faire ? Il n'a que douze ans et ne passera son permis de conduire que dans six ans... Et même s'ils prenaient un train, ou le bus, comment permettre à Agathe de descendre en bas de l'immeuble avec cet ascenseur récalcitrant ? Impossible. Peut-être qu'il arriverait à la porter, mais ses membres sont tellement fins qu'ils pourraient se briser.

Gabriel se prend la tête entre les mains. Il a promis. Il n'est pas comme tous ces adultes qui ne tiennent jamais leurs promesses. Et il ne compte pas devenir comme eux. Il doit trouver une solution. Une idée pour rapprocher la vieille Marseillaise de la mer. Laquelle se trouve à 237 kilomètres exactement.

Enfin, la plus proche, parce que l'océan est beaucoup plus loin et la Méditerranée, n'en parlons pas. Ils sont étranges, ces humains qui décident de bâtir des villes à distance de l'horizon.

– Gabriel, c'est l'heure de manger.

Non, il n'a pas faim, il n'ira pas, de toute façon, en juin, c'est souvent gratin de courgettes...

– Gabriel, tu viens manger tout de suite ou c'est moi qui viens te chercher, gronde son père.

Gabriel sursaute. Voilà l'idée, évidemment !

– Si je ne peux pas t'y emmener, je t'apporterai la mer ! murmure-t-il à l'intention d'Agathe, qui, à cette heure, doit déjà dormir dans l'appartement qu'elle occupe, un étage au-dessus.

Gabriel a mûri son plan durant toute la nuit. Le matin, il s'est réveillé une heure plus tôt que d'habitude. Il s'est habillé en vitesse avant d'aller fouiner dans la bibliothèque de ses parents. Il avait bien quelques idées en tête, mais il ne se souvenait ni du titre exact, ni du nom de l'auteur. Après une longue errance entre les étagères courbées par le poids des livres, il a fini par trouver ce qu'il cherchait : un petit volume jaunâtre aux pages cornées et usées par le temps. Mais un petit volume très coopératif, puisqu'il s'est ouvert tout seul à la page exacte où il fallait qu'il s'ouvre. Gabriel a retenu le numéro par cœur, puis l'a fourré dans son sac de classe.

La journée lui a paru bien longue. De temps en temps, il fourrait son nez dans le vieux papier pour en savourer les mots. Il était sûr de son coup.

Mais maintenant qu'il grimpe l'escalier quatre à quatre, sa demi-baguette à la main, il a un doute. Peut-être que, pour une femme qui a navigué sur tous les océans de la planète, ce qu'il va lui proposer sera insuffisant. Et si c'est le cas, il le verra tout de suite, parce qu'Agathe ne sait pas cacher ses sentiments. C'est elle-même qui le dit : « Moi, je ne sais pas mentir ; je n'ai jamais su. » Elle le répète à qui veut l'entendre.

Gabriel sonne et fait tourner la clef dans la serrure.

– Je suis là, Gabriel !

Effectivement elle est là, dans son fauteuil, près de la fenêtre, une tasse de thé fumante sur les genoux.

– L'infirmière du matin m'a offert ce thé. C'est son mari qui l'a rapporté du Kenya...

– Voilà votre pain, Agathe.

– Tu es un ange, Gabriel... Enfin bon, on doit te la faire souvent, celle-là.

– Oui, c'est la spécialité de ma mère, mais j'ai l'impression qu'elle n'y croit pas quand elle le dit.

– Bah, de toute façon, les anges, c'est ennuyeux – pour ne pas dire autre chose. Moi je préfère les albatros. Ou les fous de Bassan. Ou les macareux. Ou les sternes. Ou les phaétons. Tu les connais, ceux-là ? On les appelle aussi « pailles-en-queue »... Ils sont magnifiques.

Gabriel sourit.

– Je peux m’asseoir un moment, Agathe ? Je vous ai apporté quelque chose.

– C’est une surprise ?

– Oui !

– Dis-moi !

– Je vous ai apporté... une baleine.

– Une baleine ? Elle n’était pas... trop lourde ?

– Légère comme une plume.

– Et tu vas la relâcher ?

– Bien entendu. Mais d’abord, je vous la montre. Fermez les yeux !

Agathe redresse légèrement le menton et ferme les yeux, le visage tourné vers la lumière du dehors.

Gabriel ouvre le livre posé sur ses genoux et, d’une voix appliquée, commence à lire.

– *À la pêche à la baleine, à la pêche à la baleine,*

Disait le père d’une voix courroucée

À son fils Prosper, sous l’armoire allongé,

À la pêche à la baleine, à la pêche à la baleine,

Tu ne veux pas aller,

Et pourquoi donc ?

Et pourquoi donc que j’irais pêcher une bête

Qui ne m’a rien fait, papa,

Va la pèpé, va la pêcher toi-même,

Puisque ça te plaît...

Sérieux, concentré, il prend son temps pour lire le poème de Jacques Prévert que ses parents adorent jusqu’aux derniers vers.

– *Madame, si quelqu'un vient me demander,*

Soyez aimable et répondez :

La baleine est sortie,

Asseyez-vous,

Attendez là,

Dans une quinzaine d'années, sans doute elle reviendra...

Le silence qui suit a un léger goût d'iode. Agathe sourit, timidement. Et rouvre les yeux. Ils sont un peu humides.

– Merci, dit-elle d'une voix douce.

Et Gabriel perçoit toutes les nuances de mélancolie qui pointent dans ce merci.

C'est un échec. Ce soir, il n'a pas vraiment réussi à apporter la mer au sixième étage de l'immeuble.

Pas question de renoncer. Le lendemain matin, Gabriel s'extirpe du lit encore plus tôt. Il a une idée bien arrêtée en tête, sans pour autant savoir où il doit chercher parmi les nombreux disques vinyles dont sa mère a hérité. Dénicher une chanson sur un téléphone portable serait beaucoup plus simple, mais ses parents sont vieux jeu, ils ont décidé qu'il n'en aurait pas avant ses quatorze ans. Ils disent que les écrans bloquent l'imagination ; la leur doit être sacrément moribonde vu le temps qu'ils y passent tous les deux.

De toute manière, chez la Vieille Chiffon, il n'y a qu'une vieille platine sur laquelle elle écoute parfois

une version pleine de craquements de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven.

Assis sur le parquet, Gabriel sort les pochettes une à une et déchiffre les titres inscrits au verso. Il fait très attention ; sa mère est limite maniaque quand il s'agit de ses disques.

– Qu'est-ce que tu fabriques ?

D'ailleurs la voilà, en chemise de nuit, les yeux ensommeillés et les cheveux comme une grosse touffe d'algues sur la tête.

– Je cherche une chanson.

– À sept heures du matin ?

– Oui.

– Laquelle ?

– Une chanson sur la mer que tu écoutais souvent, à une époque...

Sa mère fronce les sourcils, se penche et saisit précautionneusement une pochette entre le pouce et l'index.

– C'est celle-là.

– Je peux l'emprunter ?

– Pour quoi faire ?

– C'est un secret qui concerne ma vie privée.

– Ouh là, je vois. D'accord, mais tu y fais attention, c'est fragile.

Évidemment, Maman, je ne vais pas l'apporter au collège, de toute façon tous mes camarades écoutent de la musique sur leur téléphone, ils ne triment pas une platine vinyle avec eux...

Gabriel range soigneusement le disque dans sa chambre, déjeune sur le pouce et part au collège.

Durant la journée, il a du mal à se concentrer sur les cours. Tandis que les professeurs parlent, son imagination s'échappe par la fenêtre et s'en va rejoindre les souvenirs d'Agathe. Depuis le pont d'un navire, il entend le chant des baleines à bosse. Sur une plage du sultanat d'Oman, il assiste à l'éclosion des œufs de tortues marines. Au large de la terre Adélie, il observe des manchots empereurs rassemblés sur un iceberg. La planète revêt ses plus beaux atours.

La fin des cours finit par arriver. Gabriel passe à la boulangerie, puis rentre à toute allure avec la demi-baguette d'Agathe. Avant de monter au sixième, il passe d'abord chez lui pour récupérer le disque.

Quand il entre dans l'appartement de la Marseillaise, aucun « Je suis là » ne l'accueille. Cela ne l'inquiète pas, cela arrive parfois. Il pose le pain dans la cuisine et rejoint le salon. Agathe s'est endormie sur son fauteuil, la tête posée contre un coussin. Sa respiration est légère, reposée.

Gabriel s'approche de la platine, ouvre le couvercle qui la protège de la poussière et y dépose le disque de vinyle noir. Il sait manipuler le lève-bras pour placer le diamant exactement au bon endroit. Après avoir allumé les enceintes et vérifié que le son n'est pas réglé trop fort, il sélectionne la piste. La voix du chanteur retentit aussitôt dans la pièce, comme s'il était assis juste à côté d'Agathe.

*– Raconte-moi la mer, dis-moi le goût des algues
Et le bleu et le vert qui dansent sur les vagues
La mer c'est l'impossible, c'est le rivage heureux
C'est le matin paisible quand on ouvre les yeux
C'est la porte du large ouverte à deux battants
C'est la tête en voyage vers d'autres continents...*

La vieille navigatrice bouge légèrement. Sans ouvrir les yeux, elle redresse la tête. Ses lèvres, lentement, s'animent, essaient d'attraper les mots dispersés dans l'air...

*– La mer c'est l'innocence du paradis perdu
Le jardin de l'enfance où rien ne chante plus
C'est l'écume et le sable, toujours recommencés
Et la vie est semblable au rythme des marées...*

On dirait qu'elle fredonne, mais ce n'est pas sûr. Gabriel reste debout face à elle tandis que la musique, peu à peu, s'éteint.

– Comment tu savais que j'aimais cette chanson de Jean Ferrat, Gabriel ?

– Je ne savais pas.

– Elle est un peu triste, quand même, tu ne trouves pas ?

C'est au moment où elle prononce ces paroles que Gabriel remarque les larmes sur les joues de la vieille femme. Il s'en veut aussitôt. Non seulement il a encore échoué à lui apporter la mer, mais en plus, il l'a rendue triste. Il a tellement honte qu'il aimerait disparaître sur-le-champ.

Samedi.

C'est aujourd'hui ou jamais.

Gabriel n'a presque pas dormi de la nuit, mais il a trouvé une solution.

À peine debout, il extirpe sa tirelire de sa cachette introuvable et compte son argent de poche. Il n'a pas beaucoup d'économies, mais cela devrait suffire. Il s'habille en vitesse, griffonne un vague mot d'explications et quitte l'appartement. Le week-end, ses parents sont adeptes de la grasse matinée tandis que ses sœurs se chamaillent gentiment dans leur chambre.

Il traverse deux rues pour rejoindre le marché. Il est tôt, il n'y a pas encore grand monde. Les odeurs se mélangent : fromage, charcuterie, poisson, pain chaud... Gabriel n'a pas le temps de s'attarder, il file droit au but. Le vendeur est accueillant, il lui explique patiemment comment il doit s'y prendre. Et lui donne même quelques conseils pour mieux savourer son achat. Gabriel repart avec un sac plus garni encore qu'il ne l'aurait imaginé.

La deuxième étape est beaucoup plus complexe car ce qu'il veut se procurer ne se trouve pas sur les marchés. Il commence par un magasin de chasse, où on lui conseille d'essayer plutôt dans une animalerie. Et quand il trouve enfin une animalerie, la vendeuse – que l'on entend à peine tant les pépiements des oiseaux engagés sont forts – lui conseille de se rendre dans un magasin de jouets. C'est là, qu'enfin, sur une

étagère couverte de poussière, il trouve ce qu'il cherche au milieu de gadgets en bois qui n'intéressent plus personne. Ces emplettes effectuées, Gabriel rentre dare-dare. Il a encore quelques bricoles à préparer. Il sait qu'il trouvera le matériel adéquat dans les placards de la cuisine.

Dans l'escalier, il croise ses parents et ses sœurs qui partent au marché. À leurs regards interrogatifs, il répond d'un geste de la main signifiant qu'il est très pressé. En vérité, il se réjouit de leur absence. Il dispose d'une bonne heure pour rassembler tout ce dont il a besoin sans se faire réprimander : du sel de Guérande, une bassine, un pulvérisateur à gâchette, une bouteille en plastique, des billes, une assiette, du beurre, du pain...

Les mots d'Agathe résonnent dans sa tête : « Il y avait cette odeur d'algues, cette lumière, les embruns quand les vagues étaient vives... Les cris des mouettes... Et le goût des oursins que mes frères pêchaient... Tout cela est si loin. »

Cette fois, il va réussir.

Pas un instant à perdre. Il court d'une pièce à l'autre, multiplie les essais, déballe ses achats, réussit tant bien que mal à mettre en œuvre les conseils du poissonnier...

Aïe, ce que ça pique !

Il est presque midi quand, enfin, il se sent prêt.

En deux voyages, il parvient à tout monter jusqu'au sixième, sur le palier d'Agathe. Il a pris le temps de

s'habiller correctement : un pantalon bleu foncé, une chemise blanche et ses baskets les moins sales.

Il sonne, ouvre et entre.

– Alexandre, tu es déjà là ?

– Ce n'est pas Alexandre, Agathe, c'est moi, Gabriel. Votre fils arrive plutôt vers 17 heures je crois.

– C'est vrai. C'est lui qui m'apporte le pain le samedi. Mais je suis contente de te voir.

– C'est un jour spécial, Agathe. On pourrait dire que c'est votre anniversaire.

– Tu veux me faire vieillir plus vite ? Tu ne trouves pas que je suis assez fripée ?

Elle rit.

– Non, c'est juste que je veux vous offrir un cadeau.

– Dans ce cas, va pour quatre-vingt-dix-huit ans le 21 juin !

– Agathe, fermez les yeux s'il vous plaît !

La vieille femme s'exécute sans rechigner.

Gabriel file rapidement dans la cuisine, où il remplit d'eau froide sa bassine, une demi-bouteille en plastique contenant des billes de verre et le pulvérisateur dans lequel il a déjà versé une bonne dose de sel de Guérande. Puis il revient dans le salon.

– Attention Agathe, elle est très fraîche, le mistral a soufflé toute la journée, hier, dit-il en ôtant les pantoufles de la vieille dame. C'est parti !

Lentement, il plonge les vieux pieds racornis dans la bassine.

Elle frissonne.

Puis, de la main droite, il agite la bouteille en plastique.

– Vous entendez, il y a encore un peu de clapot...
OH, attention, voilà une vague plus forte que les autres!

À quelques centimètres du visage d'Agathe, il appuie sur la gâchette du pulvérisateur. Une fine bruine salée vient se poser sur les joues ridées...

– Désolé pour les embruns ! Je ne l'ai pas vue venir ! Attention, une autre !

Et il recommence en soufflant vers la vieille dame un peu d'air de ses poumons d'enfant.

– Vous n'avez pas froid ? Il est encore tôt dans la saison !

– Oh non, je n'ai pas froid, bien au contraire...

Gabriel repose le pulvérisateur et la bouteille en plastique pour se saisir de l'assiette qu'il a laissée derrière lui.

– C'est l'heure du pique-nique, Agathe. J'ai des amis qui sont partis plonger. Ils m'ont rapporté... Ah, je suis sûr que vous allez deviner ce que c'est.

Avec application, il plonge la petite cuillère dans l'un des quatre oursins qu'il a achetés sur le marché et ouvert du mieux qu'il pouvait en suivant les indications données par le poissonnier. Ses doigts s'en souviennent encore... Il en retire des croissants orangés à la forte odeur d'iode.

– On ferme les yeux et on ouvre la bouche !

Agathe s'exécute.

Gabriel dépose les croissants directement sur sa langue.

La vieille dame frémit. Savoure.

– Gabriel...

– Une autre bouchée pour Agathe, dit-il en riant.

Elle hoche vivement la tête comme une gamine gourmande.

– Et maintenant, vous allez me dire des nouvelles de cette petite tartine...

Des lèvres entrouvertes, Gabriel approche une fine tranche de pain sur laquelle il a étalé du beurre salé mêlé à des copeaux de criste marine, une plante des bords de mer offerte par le poissonnier.

Agathe mâche avec application. Avale.

– J'y suis, Gabriel, j'y suis...

– Il reste deux oursins, et une tartine ! Oh ! Mais attendez, voici une mouette qui veut nous les chaparder ! File donc, toi !

Il s'éloigne de quelques pas et souffle deux fois dans l'appau qu'il a eu tant de mal à trouver ce matin. Le cri de la mouette retentit dans l'appartement.

– Gabriel, je m'envole au-dessus des vagues ! Je vois le château d'If, les îles du Frioul, je quitte le port...

Agathe a toujours les yeux fermés. Un sourire immense illumine son visage.

C'est alors que Gabriel entend de nouveau le cri de la mouette.

L'appau est pourtant enfermé dans sa main droite.

Il se retourne brusquement et la voit.

Posée sur la balustrade du balcon, les yeux noirs, le bec orange et le jabot immaculé, une mouette rieuse les regarde fixement.



Orianne Papin

Le secret le plus secret du monde

Je peux te confier un secret ? Je ne l'ai jamais dit à personne, jamais. Alors surtout, s'il te plaît et surtout : répète-le à tout le monde.

Ça a commencé quand j'avais six ans et demi. Il y avait ce truc bizarre qui n'arrêtait pas de me revenir dans la tête. Dès que j'observais un peu trop longtemps mes parents, je finissais par me dire qu'on n'avait pas beaucoup de choses en commun, eux et moi. Pas la même voix. Pas les mêmes goûts en fromages ni en sucreries. Pas les mêmes jeux. Pas les mêmes blagues. Et alors, la taille des oreilles, n'en parlons pas. Vraiment, il y avait un truc qui clochait.

Tu ne t'es jamais posé de questions sur tes parents, toi ? Parce que les miens, à force d'y réfléchir, j'en arrivais presque à me demander si on était bien de la même espèce. Et en comparant mes copains et leurs parents, alors là, ça me mettait encore plus le doute : franchement, j'aurais eu du mal à les associer dans le jeu des Sept Familles. Peut-être qu'on nous menait en bateau depuis le début. Après tout, ils peuvent bien raconter ce qui les arrange, les parents, puisqu'ils étaient là avant nous. Peut-être qu'ils nous avaient attrapés dans une meute d'enfants sauvages. Peut-être qu'ils nous avaient pris avec eux juste pour qu'on vide leur lave-vaisselle et qu'on leur offre plein de dessins gratuits à accrocher sur leur frigo ? Je n'ai pas eu cinquante solutions pour éclaircir ce bazar : je me suis lancée dans une enquête, furtive comme une souris, attentive comme une chouette. Et je peux te dire que ça allait devenir une énorme affaire.

L'occasion rêvée s'est présentée un dimanche midi : on allait chez mes grands-parents pour un repas avec toute la famille. Je m'étais bien équipée, j'avais pris un carnet et un crayon avec une gomme au bout. Les adultes, ils font toujours moins leurs malins quand ils sont face à quelqu'un qui prend des notes. En plus, moi j'ai une astuce redoutable pour me donner un air sérieux : je porte des lunettes. Pendant l'apéritif, qui dure tout le temps des heures, j'ai convoqué les témoins dans la chambre d'amis

sous prétexte de faire une partie de Chabyrinthe ou de Puissance 4. Je les ai emmenés un à un, entre deux poignées de cacahuètes, très discrètement pour qu'ils ne puissent pas se concerter avant l'interrogatoire. Les trois tontons, les deux tatas, Papi et puis Mamie. J'ai posé à chacun les mêmes questions mais dans un ordre un peu différent, par mesure de précaution. Tu es venu me voir quand je suis née ? À la maternité ? C'était où ? J'avais un peu, beaucoup ou pas du tout de cheveux ? Tu dirais que je pesais combien ? Tu m'as fait un cadeau ? Et tata Julie, elle a apporté quoi ? Tu te souviens de la couleur des murs de la chambre ? Comment ça, non ? Bon, je dois bien dire que leurs histoires se ressemblaient plus ou moins. C'était de l'à peu près, mais ça m'a convaincue quand même parce que, comme tu le sais, ils n'ont pas une super mémoire, les adultes. Surtout pendant les apéros.

Ça m'a calmée quelques semaines et puis le truc est revenu dans ma tête. Un samedi après-midi, j'ai profité d'un de mes rares moments de tranquillité : ceux où les présumés parents finissent par trouver de quoi s'occuper tout seuls. Ils ont pourtant l'embarras du choix niveau jeux pour adultes. Passer l'aspirateur. Remplir la machine à laver. Faire une quiche lorraine. Papoter avec les voisins par-dessus la clôture. Avec eux, c'est toujours pareil : au début ils traînent des pieds mais finalement, on voit bien

que ça leur plaît. Bref, j'avais enfin un peu de temps pour moi alors j'ai rouvert l'enquête. J'ai pris le tabouret de la salle de bains et j'ai poussé doucement la porte de la chambre des parents. Je savais où elles étaient rangées, toutes les vieilles affaires. Sur les étagères, la cinquième, tout à gauche. Bon, peut-être que c'était à droite, parce qu'à cet âge, je confondais ma droite et ma gauche et je crois bien que ça m'arrive encore un peu (mais ça, garde-le pour toi, c'est un secret dans le secret). Là, j'ai attrapé une grosse boîte un peu lourde mais pas trop où c'était écrit « Mila bébé ». Aha ! J'allais tout savoir cette fois.

J'ai étalé les pièces à conviction sur le tapis vert. C'est fou tout ce que ça garde, des parents. J'ai entendu dans une série que Mamie regarde que quand il y a trop de preuves, ça sent le coup monté, le roussi et toutes les choses pas claires qu'on voit dans les séries et peut-être dans la vraie vie, qui sait. Pièce à conviction numéro un : vieux doudou troué. Difficile de croire qu'il avait vraiment été à moi, ce machin. On aurait dit qu'il sortait tout droit de la gueule d'un alligator. Avec haleine de marécage. Il y avait aussi des chaussons bleus minuscules, un lapin qui fait de la musique quand on lui tire sa ficelle, une dent, une photo de moi avec le père Noël qui a le même nez que tonton Guillaume, une veilleuse en forme de nuage en forme de mouton et puis un album entier avec plein d'autres photos dont j'étais

clairement l'héroïne. Entre deux pages du livre photos, j'ai trouvé un petit bracelet en plastique comme ceux qu'on met aux bras des bébés pour ne pas les mélanger quand ils se ressemblent tous et que ça ne plairait pas trop à leurs familles de repartir de l'hôpital avec le bébé des voisins dans la voiture. Il y avait mon prénom dessus, mon nom et ma date de naissance. Ça m'a picoté le cœur. Tu sais, ce genre de picotis qui ne dit pas si on est soulagé ou déçu, juste qu'une idée meurt. Mon enquête s'arrêtait donc là. Tout était ordinaire dans le plus ordinaire des mondes, avec des parents ordinaires, des histoires ordinaires et des enfants qui font des dessins pour décorer les cuisines.

Le soir, alors que je mangeais ma part de quiche lorraine, un nouveau truc m'est heureusement tombé dessus. Un truc qui allait bien au-delà de tout ce que j'avais pu imaginer sur cette drôle d'espèce que sont les parents. En mélangeant la vinaigrette dans la salade, Maman a souri en très grand et a dit :

– Mila chérie, nous avons une bonne nouvelle à t'annoncer : je me suis transformée en aquarium !

– Oui, ma Mimi, a renchéri Papa en rougissant, ta mère est un aquarium, un a-qua-ri-um, ça nous rend heureux, tellement heureux !

C'est à peu près comme ça que ça s'est passé. Avec ces mots-là, ou presque. En tout cas, après le dîner, bien au chaud tous les trois sur le canapé, ils m'ont

fait toucher le ventre de Maman : il était rempli d'eau et, au milieu de toute cette eau, nageait un poisson qui allait être mon frère ou ma sœur.

En avril, Maman en a eu assez d'être un aquarium et a décidé, d'un coup, de vider toute son eau sur le carrelage de la salle à manger de tata Julie. On n'avait même pas commencé à manger les lasagnes. Papa a dû emmener Maman super vite à l'hôpital parce que, normalement, on ne décide pas d'arrêter d'être un aquarium sans l'autorisation des médecins. Il faut y aller tout doux, c'est comme quand on entre dans la piscine l'été, on se mouille la nuque d'abord, mais Maman, si elle a décidé quelque chose, c'est toujours pareil : maintenant sinon rien. Moi, je suis restée chez tata Julie, j'ai pu avoir deux assiettes de lasagnes, du dentifrice à la fraise et on a même papoté jusqu'à très tard dans la nuit.

La première fois que j'ai rencontré ma petite sœur, Noée ne ressemblait pas trop à un poisson. Plutôt à une vieille tortue fripée et boudeuse. Elle aussi, elle a eu droit au petit bracelet en plastique, sauf qu'on lui avait mis à la cheville. Peut-être que c'est plus pratique comme ça, sur les tortues. Vu qu'il n'y avait pas très longtemps qu'elle était sortie de l'aquarium, il fallait quand même lui faire prendre des bains souvent et, entre-temps, bien l'arroser avec un brumisateur. Ça peut mettre en état de choc, un

changement de milieu naturel. Quand elle était dans la baignoire, elle frétillait tellement que ça mettait de l'eau partout : on voyait bien qu'elle n'avait pas encore tout à fait fini d'être un poisson. Moi, je trouvais ça passionnant et super drôle, alors je notais tout dans mon carnet à enquêtes. N'empêche qu'on a eu beaucoup de chance que Noée arrive aussi pacifiquement : le frère de ma copine Inès, c'est en mini-tigre qu'il est sorti de l'aquarium. Il voulait tout lacérer avec ses griffes, ils ont carrément dû lui mettre des moufles.

Pour les mois suivants, Noée a choisi de devenir un koala. Elle était trop mignonne, vraiment moins fripée qu'au début, mais qu'est-ce qu'elle était collante. Elle passait ses journées à dormir, agrippée à Papa ou à Maman comme aux meilleurs troncs d'eucalyptus de toute la forêt. Avoir un koala dans la famille, il n'y a pas à dire, ça offre quand même de sacrés avantages. Premier avantage : la liberté. Avec Noée dans les branches, les parents ont arrêté de me suivre partout. J'ai eu plein de moments tranquilles pour tester le nouveau trampoline du fils des voisins, observer les insectes les plus bizarres du jardin avec ma loupe, inventer des chorégraphies sur mes chansons préférées, remplir mes carnets de tonnes de mots et de dessins. Le rêve. Deuxième avantage : recevoir des tas de petits cadeaux. Les gens sont complètement gaga devant les koalas. Quand

on allait à la boulangerie avec Noée après l'école, je faisais mes yeux de sœur de koala et tu peux être sûr que j'avais droit à une chouquette ou une sucette offerte. Troisième avantage : battre enfin Maman au ping-pong. Avec un koala en bandoulière et ses antécédents d'aquarium, elle était dix fois moins forte qu'avant, ma mère. Alors, évidemment, moi j'en ai profité pour devenir dix fois plus forte.

Quand Noée a fini par descendre de ses eucalyptus, je peux te dire qu'on en a bavé. Ou plutôt, c'est elle qui ne pouvait plus s'empêcher de baver : sur ses jouets, sur la télécommande, sur les coussins du canapé, sur la tablette de Papa, sur mes élastiques à cheveux, sur les coins du tapis, sur ma manette de jeu, sur mes chaussettes... partout ! Je ne pensais pas que c'était possible d'avoir un réservoir à salive aussi gros. Si ma sœur venait d'avoir un biscuit ou un bout de banane dans la bouche, là, tu savais que les jours à venir allaient être pleins de mauvaises surprises. Une fois, en ouvrant mon cahier de maths, j'ai retrouvé un mâchouillis de boudoir séché entre deux soustractions. Et je crois qu'elle s'entraînait en cachette à ramper de plus en plus vite, parce que des fois il suffisait de deux secondes pour que nos affaires se fassent engloutir dans d'atroces souffrances. Mon moment préféré, c'est quand je faisais coucou à Noée de l'allée en rentrant de l'école. Elle était tellement contente de me voir qu'elle collait sa bouche contre

la baie vitrée, comme une ventouse. Ses lèvres s'aplatissaient, devenaient énormes, et ça laissait une grosse trace glissante et humide sur la vitre. Vivre avec une limace, c'est quand même spécial. Mais bon, c'est ma sœur, alors ça va.

Noée a passé son premier anniversaire en ours. Un ours hyper mais vraiment hyper maladroit. Maintenant, elle marchait souvent sur deux pattes et on sentait bien que ce n'était pas du tout naturel pour elle. On n'était jamais à l'abri d'un atterrissage d'urgence : direct sur les fesses, avec la couche en mode airbag de sécurité. Le plus génial de tous, il s'est fini avec une grosse touffe du palmier préféré de Papa dans la main et plein de terre sur la tête. Quand Noée voulait attraper quelque chose, elle faisait des gestes trois fois plus grands que ce qu'il fallait. Si elle visait son biberon sur la table basse, tu peux être sûr qu'un téléphone et une bougie parfumée allaient s'envoler au passage. Je crois qu'à force de changer sans arrêt, ma sœur ne savait plus trop dans quel corps elle était. Elle devait s'imaginer qu'elle avait des pattes énormes, alors qu'en vrai, c'était une oursonne riquiqui. J'ai aussi remarqué que les ours sont super joueurs. Ma sœur, son truc, c'était le cache-cache, sauf qu'elle ne prévenait jamais quand une partie débutait. C'est comme ça qu'un jour, un cache-cache géant a commencé sans qu'on le sache, les parents, tata Julie et moi, en plein

milieu du centre commercial. On n'a su qu'on avait perdu la partie qu'au moment où Noée est réapparue, sourire jusqu'aux oreilles, très haut dans les bras d'un grand vigile.

Un mercredi après-midi, tout a basculé, je ne sais pas comment. Je me suis sentie d'un coup un peu bizarre, un peu mal de voir ma sœur changer tout le temps d'espèce animale, aussi facilement qu'elle voulait. Des picotis au cœur, mais ceux-là je ne les connaissais pas. Je suis allée dans la chambre des parents. Maintenant je n'avais plus besoin de marchepied pour atteindre la cinquième étagère. J'ai pris le livre photos de quand j'étais petite et je suis partie me blottir sous ma couette. Là, au milieu de tous mes oreillers et de mes ours en peluche, j'ai observé les photos une à une et j'ai vu. J'ai vu avec les yeux qu'il faut pour voir quand on cherche à se souvenir mais qu'on ne sait plus trop, au juste, de quoi on veut se souvenir. C'est des yeux qui sont partout ailleurs que là où on pense, les yeux du dedans, du ventre et de la peau aussi.

Sur les premières photos, j'ai vu que j'avais été moi aussi un poisson. Je me suis vue dans la mer, je me suis vue dans le bain, je me suis vue dans une bassine en plastique au milieu du jardin d'une maison de vacances. J'ai touché mon bras et j'ai senti plein de souvenirs d'écaillés. Je me suis vue chaton

endormi entre deux assiettes sur une table de fête immense. Je me suis vue cachalot échoué sur un tapis d'éveil. Je me suis vue écureuil, posant fièrement sur un petit chemin avec les poches et les mains débordant de noisettes. Je me suis vue hamster, dans la cuisine, les joues remplies de coquillettes au fromage. Je me suis vue presque oiseau, bras ouverts sur la balançoire. Et là, j'ai eu une impression étrange, étrange mais agréable : celle de redevenir plus entière que moi-même.

Noée a maintenant cinq ans et elle est de nouveau un chien. Je dis de nouveau parce que c'est la troisième fois que ça arrive. Là par exemple, pendant que je te raconte tout ça, elle tourne autour du canapé à quatre pattes en couinant : « Mila, je peux être ton chien, wouf wouf, je peux être ton chien s'il te plaît ? Vas-y, lance-moi ton chausson, wouf wouf, je peux te le rapporter, tu vas voir ! ». Un peu bizarre, je sais. Mais bon, c'est ma sœur, alors ça va.

Je continue à écrire dans mes carnets à enquêtes. J'en suis déjà à mon sixième, maintenant je m'intéresse à tous les animaux que je rencontre, même les adultes qui ne sont pas mes parents. J'adore observer les gens et deviner quels animaux ils ont été. Quels animaux vivent secrètement en eux. La boulangère de la rue de l'église, elle a le regard super doux et elle bouge lentement, très lentement,

avec des gestes tranquilles et gracieux. Même quand on ne lui achète qu'un minuscule pain au chocolat, elle prend le temps de l'envelopper dans un sachet en faisant des tourbillons sur les coins. Elle voit tout ce qui se passe dans le quartier mais elle ne se mêle jamais des ragots. Eh bien tu sais, ce n'est pas un hasard si elle place toujours les baguettes tout en haut de l'étagère. Quand elle se met sur la pointe des pieds, ça lui fait remonter ses souvenirs de girafe.

Le prof d'anglais que j'ai cette année, si tu le connaissais, tu serais forcément d'accord avec moi. Lui, c'est un pivert. Il est tout le temps à l'affût, impossible d'avoir une seconde de répit dans son cours. Si on somnole un peu sur notre chaise, comme ça arrive souvent à Enzo, il fonce droit sur nous et il tape tac-tac-tac-tac-tac sur notre table pour nous réveiller. Toi aussi, tu sais, tu peux les voir, nos animaux du dedans. Regarde d'abord les bébés. C'est très facile sur les bébés. Et puis, quand tu seras bien entraîné, observe attentivement les parents, les professeurs, les tatas, les tontons, les voisins, les passants dans la rue. Je te promets, tu ne pourras plus jamais trouver un humain ennuyeux.

En décembre, j'ai eu douze ans et je ne veux plus jamais oublier. Ça vient plus vite qu'on croit, de se transformer en adulte tête en l'air. Un jour, nous aussi on aura peut-être envie de faire des apéros qui

durent des heures, de rire et d'oublier beaucoup. Et si, à ce moment-là, tout s'en allait pour de bon ? Il fallait absolument que je trouve un moyen infaillible de ne rien perdre de tous les bouts de nous, de nos incroyables métamorphoses animales, de notre instinctive liberté. Parce que je me dis que si on a pu être tout ce qu'on voulait quand on était petits, on le pourra encore, c'est sûr, toute la vie. Il me fallait un moyen infaillible de ne pas perdre le pouvoir de regarder les autres pour de vrai. Avec les yeux qui font attention à ce qu'il y a tout au-dedans.

Alors voilà, pour éviter de se retrouver un jour à chercher à se souvenir en ne sachant plus trop, au juste, de quoi on veut se souvenir, il y a une triple précaution à prendre. Un : écrire ce qui ne doit pas être oublié. Deux : le raconter à une personne de confiance. Trois : lui dire la phrase magique. Laquelle ? « Surtout, s'il te plaît et surtout : répète-le à tout le monde. »

Pour partager et retrouver ce recueil :



© CNL, 2025.

Avec le soutien du ministère de la Culture.

Direction d'ouvrage : Jennifer Thiault et Olivier Couderc

Édition : Joséphine Lacasse

Direction artistique et illustrations : Caroline Keppy

Relecture, correction : Clémentine Sanchez

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation strictement réservés pour tous pays.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse, modifiée par la loi
n° 2011-525 du 17 mai 2011.

Dépôt légal : mai 2025

Achevé d'imprimer en avril 2025 en France
par l'imprimerie Edgar sur du papier écoresponsable
respectant l'environnement.





Le **Centre national du livre** a le plaisir de vous offrir ce recueil de nouvelles à l'occasion de la 11^e édition du festival Partir en Livre. Pour l'occasion, dix autrices et auteurs emblématiques de la littérature jeunesse se sont prêtés au jeu de l'écriture de dix textes inédits autour la thématique du festival « Les animaux et nous ». Les animaux sont source d'inspiration et nous renvoient à nos peurs, nos désirs et nos rêves. Ouvrez ce recueil et plongez-vous dans dix histoires concoctées pour vous !

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

Illustrations de **Caroline Kepky**

À partir de 12 ans

Ne peut être vendu



9 782959 1158513